Nouvelle Edition 1932

"La Gaité"

Chansonnier Comique

CONTENANT LES DERNIERS SUCCES
DES MEILLEURS ARTISTES FRANÇAIS
ET CANADIENS

Prix net 35cts.

[illegible], Editeur

Montréal

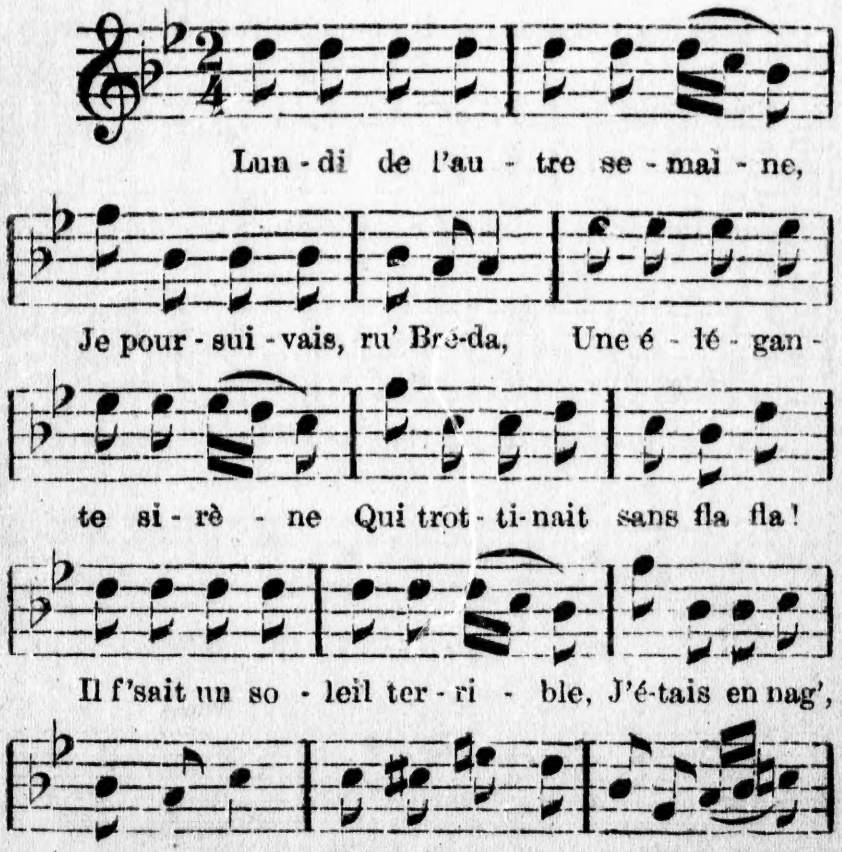
M1678
E469
1932

ENREGISTRÉ conformément à l'Acte du Parlement du Canada, en l'an dix-neuf cent, par Edmond Hardy, au Ministère de l'Agriculture, à Ottawa.

28 DEGRÉS DE CHALEUR

EMILE DUHEM.

Allegretto.



2

J'détalais en fredonnant :

REFRAIN.

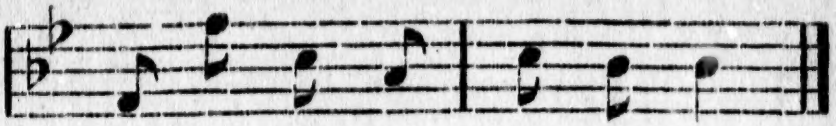
Ar - rêtez-vous, mad'moi - sel-le, J'vous suis d'puis la

ru' Bré-da, Je vais mouiller ma fla - nel - le,

Ar - rê - tez-vous, mon p'tit chat, Ne soyez pas si cru -

el - le, Ay - ez pi - tié d'mon ar-deur,

Ar - rê - tez-vous, mad' - moi - sel - le,



Ya vingt-huit de - grés d'cha - leur.

II

Prenant le pas gymnastique
Ell' s'met à courir dardar,
Descend l'faubourg, c'est critique,
Et gagne la ru' Beaur'gard.
Entre nous j'n'avais pas d'veine,
Quand sur la plac' du Chât'let,
Ell' mont' dans l'tramway d'Vincenne
L'conducteur me cri' :—Complet !

Au refrain.

III

Comme un chien d'chasse en détresse,
J'galop' derrièr' le tramway ;
A la Bastill', quelle ivresse !
Ell' descend, je suis guill'ret ;
A sa rencontre j'm'élance,
Mais jugez d'mon émotion,
Ell' prend par correspondance
L'omnibus de Charenton !

Au refrain.

IV

Enfin sur l'quai d'la Rapée
Ell' descend pour tout de bon ;
Mon ardeur est ranimée,
J'lui fais une déclaration :
Je vous offre, ô joli' brune,
Murmurai-je en m'épongeant,
Mon cœur avec ma fortune,
Des huîtres et du vin blanc

V

Le nez r'troussé, l'œil humide,
Ell' me contemple ma foi
Avec un sourir' candide,
Vous jugez de mon émoi.
Puis tout à coup, saperlotte !
J'en suis resté comme un s'rin,
Elle me flanque un' calotte !
En m'app'lant grand fourneautin !

Refrain.

Arrêtez-vous, mad'moiselle,
Vous allez un peu trop loin,
Je savais votr' main fort belle,
Mais l'poids j'n'en avais pas b'soin ;
Bref, je lâchai la charmante,
En m'disant d'un air sournois
L'occasion est trop... frappante,
On n'm'y r'prendra pas deux fois.

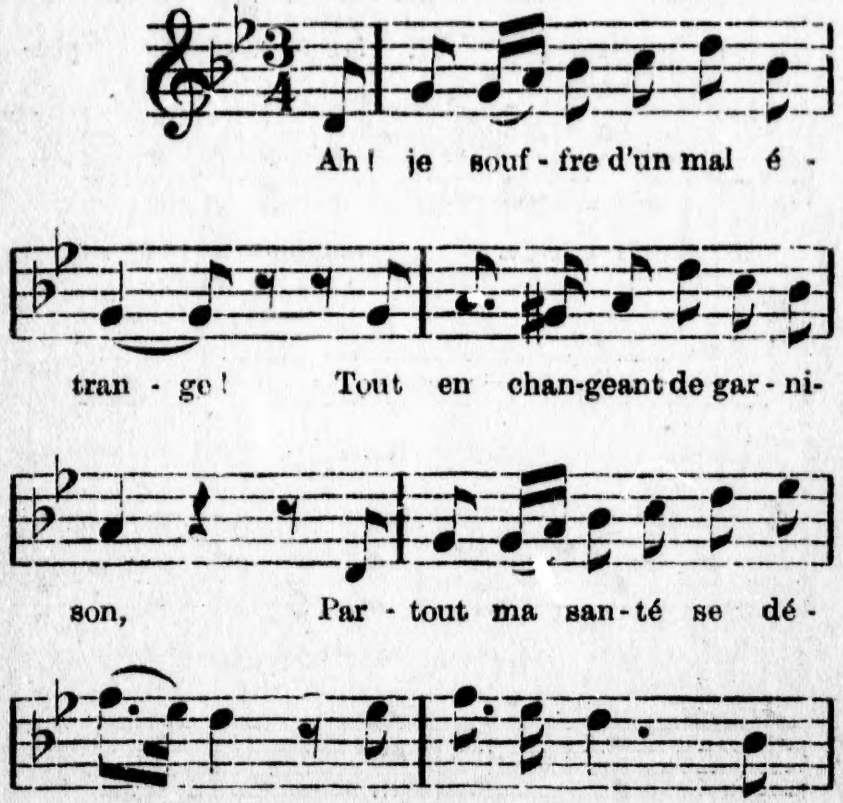
LE FANTASSIN MALADE

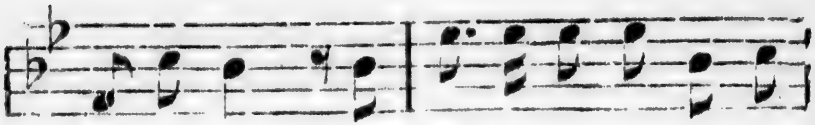
OU

LES LIEUX QUI M'ONT VU NAITRE

AUGUSTE OLIVIER.

Allegretto moderato.





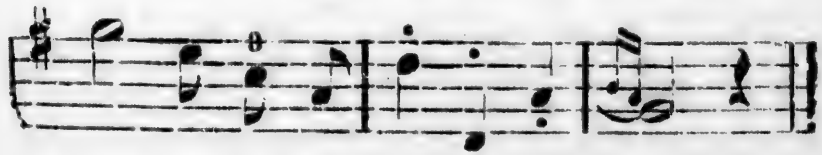
la rai - son. Non! ja - mais l'on n'a vu peut -

ê - tre, Un fan - tas - sin plus

mal-heu-reux, Car par-tout je cherche les

lieux, Les lieux qui m'ont vu

naî - tre! Car par - tout je cherche les



lieux qui m'ont vu naî - - tre!

II

Je connais le mal qui m'assiège ;
Hélas ! c'est le mal du pays ;
Déjà j'en souffrais au collège
Où mes bons parents m'avaient mis.
Ah ! que de fois j'ai dit au maître,
Avec des larmes dans les yeux :
Permettez-moi d'aller aux lieux
Aux lieux qui m'ont vu naître ! } *bis.*

III

Enfin, dans l'état militaire,
Tous mes besoins sont satisfaits ;
Il me reste deux ans à faire
Et je pourrai donc vivre en paix !
Je sens que ce qui rend peut-être
Un être on ne peut plus heureux,
C'est quand il reste sur les lieux,
Les lieux qui l'ont vu naître ! } *bis.*

IV

Dussé-je, aux lieux de mon enfance,
Trouver tout sens dessus dessous,
Et la misère au lieu d'aisance,
Y revenir m'serait doux !
J'irais dans mon champ, ô bien-être,
Le fertiliser de mon mieux,
Respirant le parfum des lieux,
Des lieux qui m'ont vu naître ! } *bis.*

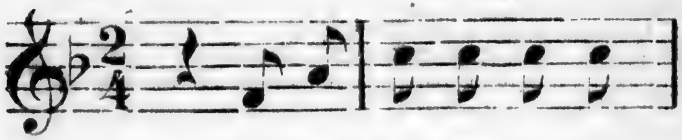
V

Si d'un oiseau j'avais les ailes,
Je volerais vers ma maison !.....
De mon sac lâchons les bretelles,
Arrêtons-nous sur ce gazon.....
Dans la solitude champêtre
Je vais essayer, si je peux,
Rêver que je suis sur les lieux,
Les lieux qui m'ont vu naître ! } *bis.*

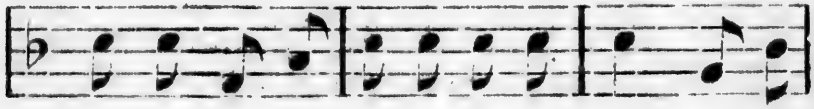
AU COIN DE LA MADELEINE

LOUIS RAYNAL.

Allegro vivace.

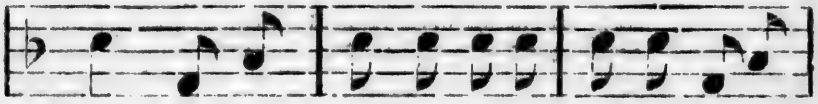


L'au-tre soir une a-ven-

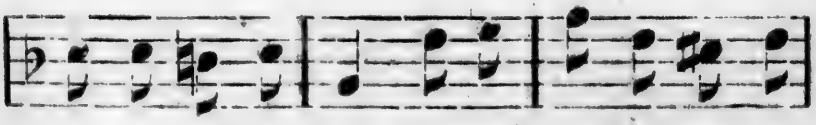


tu-re Comme il en ar-riv' sou-vent, Me fit

voir un' cré-a-tu-re De dix-huit à vingt prin-



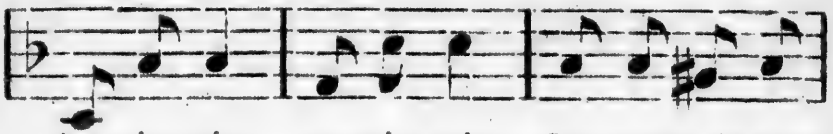
temps ; Moi, comm' j'aim' la Pa-ri-sien-ne, Je lui



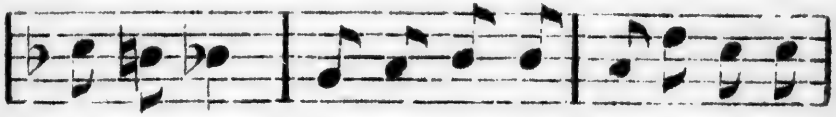
pro-po-se sans peur Un' douzain' d'huîtr's de Ma-

ren - ne, Des é - cre-viss's et mon cœur.

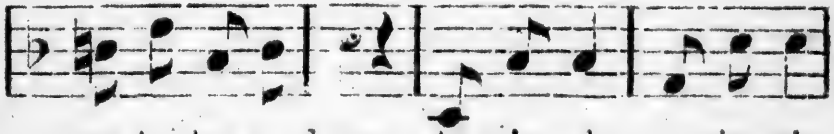
REFRAIN.



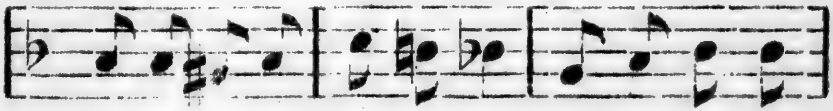
Au coin, coin, au coin, coin, Du quart, du quart



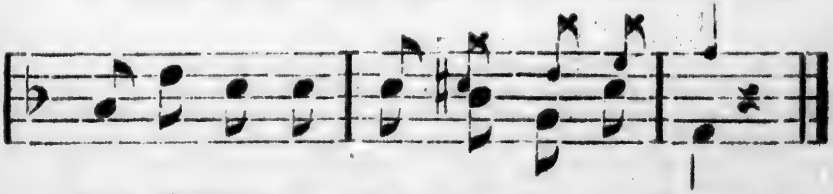
du quar-tier d'la Mad'lei - ne, D'la Mad'lei-ne



aux Am-bas sa - deurs, Au coin, coin, au coin, coin,



du quart, du quart, du quar-tier d'la Mad'-lei - ne,



D'la Mad'lei - ne aux Am - bas - sa - deurs !

II

Je m'dis : Comm' c'est un' cocotte,
Il faut fair' les chos's grand'ment ;
N'allons pas dans un' gargotte,
J'la mène alors chez Durand.
Ell' dévorait comme une hyène
Et buvait comme un sapeur,
Moi, je bénissais la veine
D'avoir connu c'joli cœur,

Au coin du quartier d'la Mad'leine,
D'la Mad'leine aux Ambassadeurs !

III

Je propose à ma Naïade
L'conjungo sans plaisanter,
Ell' me dit : si t'es malade,
Faut vite aller t'fair' soigner :
Je m'dis : cristi, quell' déveine !
Du chic, ça n'est pas la fleur.
Ma foi, c'n'était pas la peine
Qu'ell' me fass' la bouche en cœur !

Au coin du quartier d'la Mad'leine,
D'la Mad'leine aux Ambassadeurs !

IV

Après avoir pris l'Champagne,
La Chartreuse et cœtera,
J'dis à ma noble compagne :
Où d'meurs's-tu, mon petit rat ?
Ell' me répond j'suis à l'aise,
D'un air rempli de candeur,
De Montmartre au Pèr'-Lachaise
Ell' dit : c'est là que j'demeur',

Au coin du quartier d'la Mad'leine,
D'la Mad'leine aux Ambassadeurs !

V

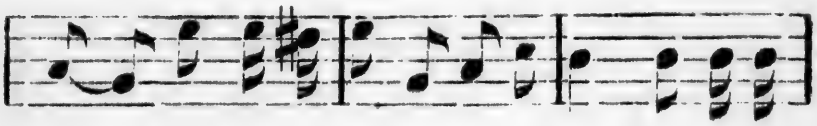
Vous pensez si j'fis un' tête
Devant un pareil aveu,
Ah ! mes amis, quell' défaite,
V'la c'que c'est qu'd'être amoureux.
Si vous cherchez une aubaine
Je vous l'dis du fond du cœur,
Qu'ça soit l'dimanche ou la s'maine,
Méfiez-vous d'un' femm' qui d'meur'

Au coin du quartier d'la Mad'leine,
D'la Mad'leine aux Ambassadeurs !

LA MARCHE DES VIEUX TABLEAUX

EMILE SPENCER.

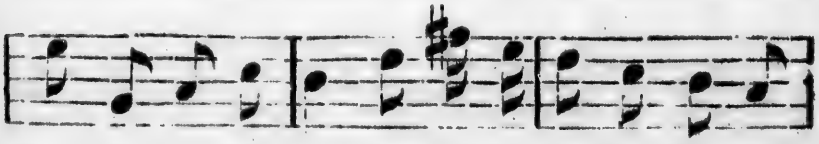
Vous qui ri - ez, fol - le jeu-



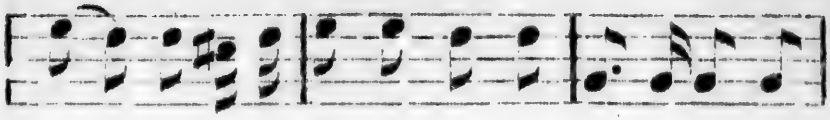
nes - se, Et vous moquez un peu de tout, Res-pec-tez

au moins la vieil-les - se, Cel - le de la fem - me sur-

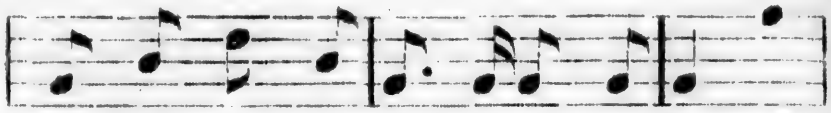
tout, Ay - ez pour les pauvres co - cot- tes, Aux cheveux



blancs, beaucoup d'égards, Et quand vous l s ver - rez par

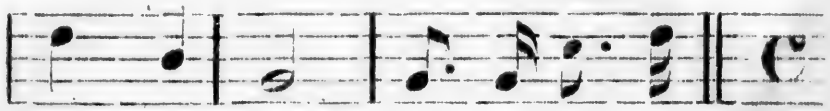


flot-tes Se ba - la-der sur les boul'vards, Devant ce

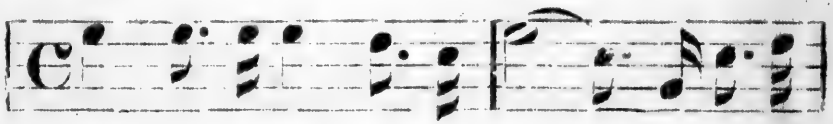


ré - gi - ment d'hon-neur, Avec res-pect chan-

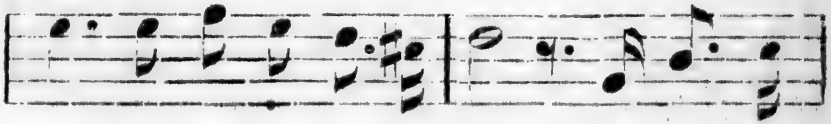
REFRAIN.



tez en chœur :.... . Sa - lut à



la vieil - le gar - de qui pas - se ! Sa-lut ! sa-



lut ! à tous les vieux ta-bleaux ! Au ba - tail -

lon qui jamais ne se las - se Et qui sou-

-tient l'honneur de nos drapeaux
Salut! salut a la garde qui passe
Salut! Salut a tout ces vieux tableaux

III

Parmi ces vieilles séductrices,
Il en est qui, par leur beauté,
Ont rendu d'éclatants services
A notre pauvre humanité.
S'il fallait faire la statistique
De ceux qui connur'nt leurs appas,
Sur cette liste alphabétique
Bien des fils verraient leurs papas.
En souvenir de vos parents,
Enfants, soyez reconnaissants.

Au refrain.

IV

Voyez cette pauvre concierge,
Au trois, ru' d'l'Infidélité,
Dont le nez coule comme un cierge
En plein hiver comme en été,
Sachez-le bien, ça c'est de l'histoire :
A l'époque de sa splendeur,
Cett' femme-là, vous pouvez m'croire,
Fut remarqué' par l'Empereur !
N'ai-j' pas raison de m'écrier
Quand je la vois dans l'escalier :

Au refrain.

V

Que d'viendraient les Foli's-Bergère,
Le Casino, l'Jardin d'Paris,
Les cafés et les marchands d'bière,
S'ils n'avaient pas ces vieux débris;
Par leur grand art dans l'maquillage,
Leur toilette et les bott's de foins
Dont ell's se rempliss'nt le corsage,
On leur donn'rait cinquante ans d'moins;
Devant leurs opulents appas,
Allons, mes amis, chapeau bas !

Au refrain.

VI

Jeun's gens qui manquez d'expérience
En c'qui concerne l'amour,
Aimez toujours de préférence,
Des femmes sur l'âg' du retour.
Ell's ont dans leur sac à mâlices,
Bien des trucs et des arguments
Que n'ont pas toujours les novices
Aux appas plus affriolants.
N'oubliez pas qu'dans les vieux pots
On y fait les meilleurs fricots.

Au refrain.

VII

Si les Anglais, race guerrière,
Débarquaient dans notre pays,
Les cocott's partiraient en guerre
Contre ces rouges ennemis.
On y verrait mainte luronne
Se faire trouer les appas
En s'écriant comme Cambronne :
La garde meurt et ne se rend pas !
Allons, tambours, battez aux champs
Pour tous ces nobles vétérans.

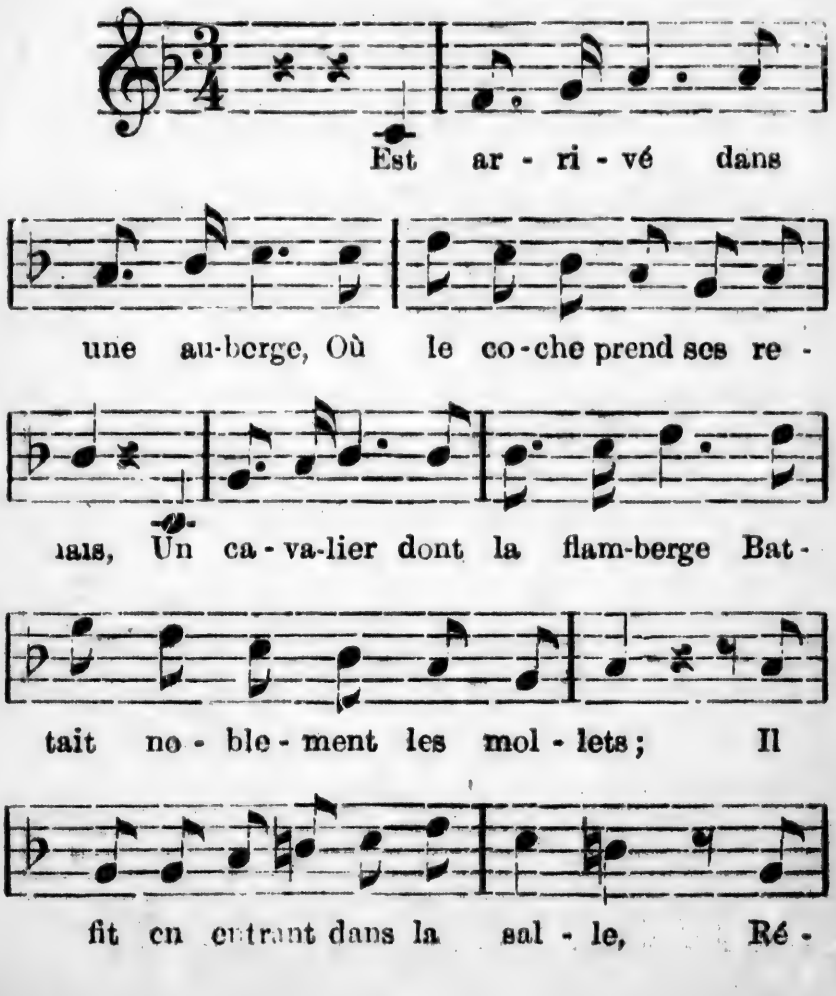
Au refrain.

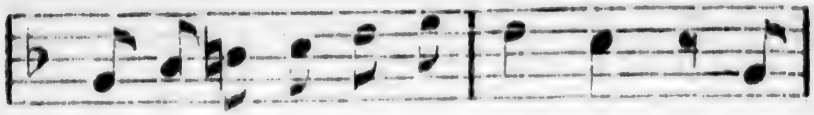
Cette chanson fut apportée de Paris en 1892 par G. A. Marsan, alors étudiant en droit. Louis Chalifoux, excellent musicien, contribua à sa diffusion.

Au.

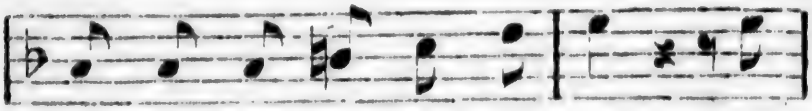
UN GAILLARD

AMÉLIE PERRONNET.

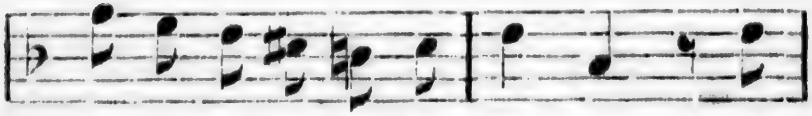




son - ner si fort sur la dal - le Le



ta - lon de son pied ner - veux, Que



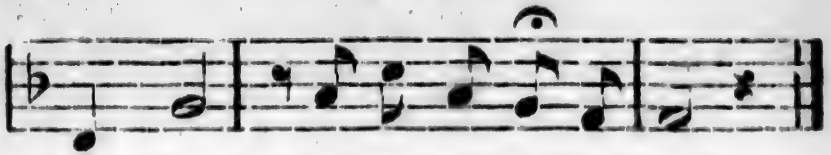
cha - cun, sau tant sur sa chai - se, Se

di - sait, as - sez mal à l'ai - se, En

rall.

voy - ant en - trer ce fou - gueux :

Mor - bleu ! j'ai cru qu'ils é-taient deux !



Mor - bleu ! j'ai cru qu'ils étaient deux !

II

Ce capitan à mine altière
Demanda, les deux sourcils joints,
Une chambrette solitaire
Où l'on pût souper sans témoins ;
Et là, quoique sans camarades,
Il se versa si bien rasades
Que l'hôte, en ouvrant de grands yeux,
Dit :—J'ai vu peu de soifs pareilles ;
Il a vidé tant de bouteilles,
Qu'en comptant les bouchons nombreux,
Morbleu ! j'ai cru qu'ils étaient deux !

III

L'homme repu, notre aubergiste,
Sans que nul l'en ait fait prier,
Style un valet pour qu'il insiste
En portant la carte à payer.
Cet ordre était une méprise,
Car un bruit de verres qu'on brise
Vint avec des jurons affreux,
Et le valet, ce pauvre diable,
Criblé de coups et lamentable,
Geignait, se frottant de son mieux :
—Morbleu ! j'ai cru qu'ils étaient deux !

IV

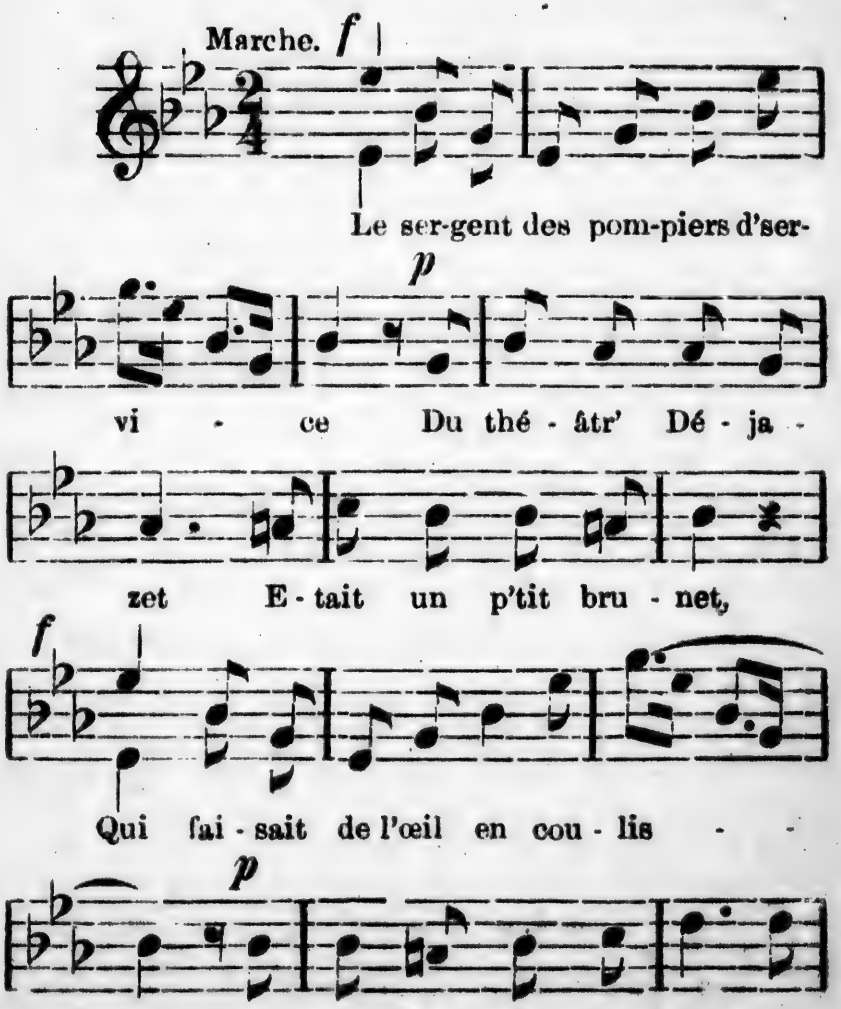
Mais pendant que l'on se lamente,
L'homme, sans se faire étayer,
Monte tout droit chez la servante,
Prête à dormir en son grenier.
C'était une fraîche luronne
Qui, n'expliquant rien à personne,

Ce qui pût se passer entre eux,
Le lendemain, dans la cuisine,
Quand chacun rit et l'examine,
Disait, sans trop baisser les yeux!
Marbleu! J'ai cru qu'ils étaient deux!

Notre héros, étant dès l'aube
Parti pour ne plus revenir,
La servante sur qui l'on doute
En garda trop le souvenir;
Et c'est ce souvenir, je gage,
Qui pour elle doublant l'image
Du voyageur mystérieux,
Qui fit, ô surprise profonde!
Quelques mois après, mettre au monde
Deux gros gaillards bien vigoureux .....
Parbleu! c'est qu'ils étaient bien deux!

LE POMPIER DE SERVICE

FÉLIX CHAUDOIR.



dolce.

taient char-mant's, ma foi ! Comme un vul -

gair' pé - kin,..... Au mán-teau d'ar - le-quin,...

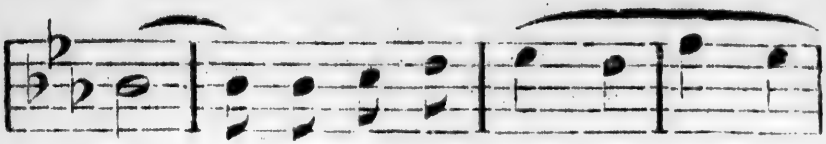
3

..... Il a vait, c'ta-mou-reux, Des..... rêv's vo -

lup - tu-eux..... Quand un soir par ha - sard...

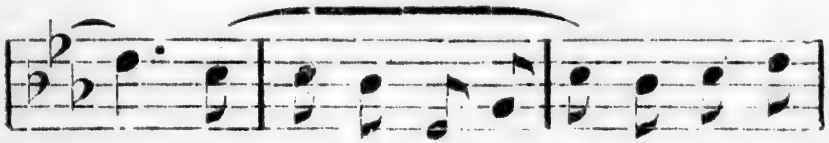
..... Il ren-con - tra l'regard..... D'un' jo - li'

fi - gu - ran - te, Cos - tu - mée en ba - chan -

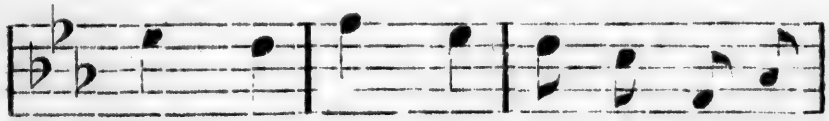


te ;..... Ah! quel re - gard! ah! quel quin-

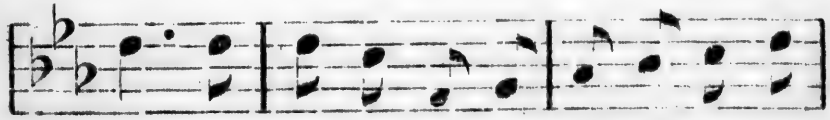
quet, Comm'ell' sa - vait Que son maillot col -



lait, Sur son jo - li mol - let, Elle al - lait



en se dan - di - nant; El - le fit



tant que, sa-cre-bleu, l'cœur du pom- pier prit

feu, pier prit feu.....

II

Aussitôt le pompier se gante
Et lui dit : Cré bon sens!
J'ai sur moi seize francs,
C'est l'prêt de mes homm's, ma charmante,
Que t'offre d'boulotter,
Si tu t'laiss's enlever !
La belle lui répond :
A tout à l'heur' Léon,
Faut qu'j'entre en scèn' d'abord,
J'viens d'entendre l'accord.
Elle file impromptu,
En f'sant un j'té battu...
Le pompier dont l'cœur flambe,
S'dit : Sacrédié ! quell' jambe.

REFRAIN

Ah ! quel contour bien rondelet,
Comme ell' savait,
Que son maillot collait
Sur son joli mollet.
L'cœur du pompier s'enflamma tant
Qu'en un instant
Il fut, cristi !
Plus chaud qu'un choubersky,
Choubersby.

III

La grenouill' de la compagnie,
Par la belle et l'sergent,
Fut mangé' chez Brébant.
De champagn' ce fut une orgie,
Car la danseus' sous l'né
Avait un trou soigné.
Le lend'main quand l'pompier
Fut d'retour au quartier,
On le fourra-z-au clou,
—Ah ! lui dit l'vieux Bridou,
Qu'est-c' que t'as fait, blanc bec !
L'sergent répond : Z'avec

Une croqueus' de pommes,
J'ai mangé l'prêt d'mes hommes.

REFRAIN

Ah! quel regard! nom d'un plumet,
Comme ell' savait
Que son maillot collait
Sur son joli mollet.
Et je suis au clou pour avoir
Enl'vé l'même soir,
En tapinois,
Deux grenouill's à la fois,
A la fois.

IV

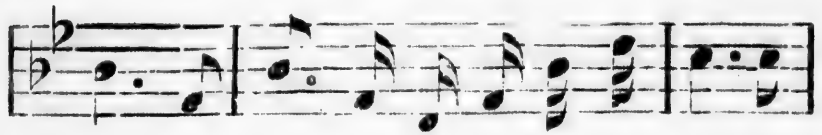
Cette histoire plus qu'émouvante
Vous prouve sans effort
Que le pompier eut tort
D'enlever une figurante.
Qui lui promit d'l'aimer
Et qui le fit casquer.
Vous autres mes enfants,
Lorsque vous serez grands,
Si vous êtes pompiers,
Lignards ou cuirassiers,
Au lieu de fair' la cour
Aux actric's en amour,
Allez aux Tuileries,
Ya des nounous r'bondies.

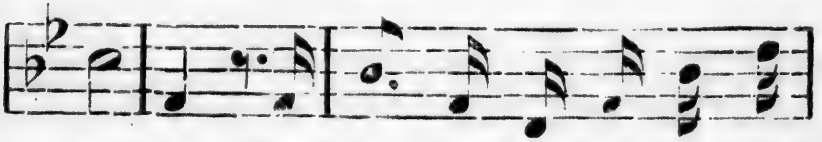
REFRAIN

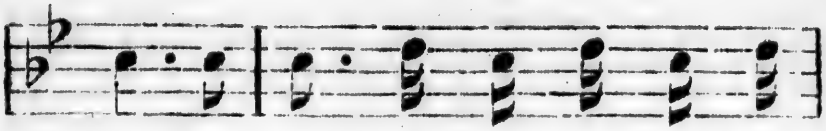
Elles ont de jolis mollets
Ronds et coquets,
Des corsages bombés,
Pas du tout rembourrés.
Soyez aimables et galants,
Soyez aimants,
Cré nom d'un chien,
Cela vous coût'ra rien,
Coût'ra rien.

RIEN QU'UN DOIGT !

OUVRARD-DUHEM.



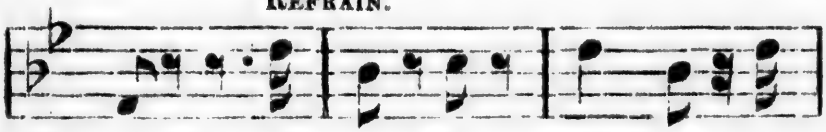




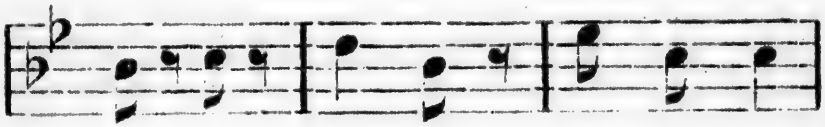
point Pour sûr ne me re - pous - sait

point, Je lui dis, rem - pli d'bonn's i - dé-

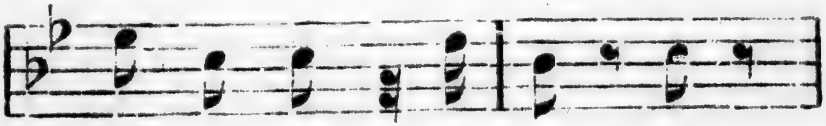
REFRAIN.



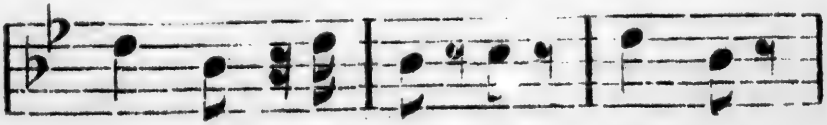
es ; Man' - zell' Vic - toi - re, Vous



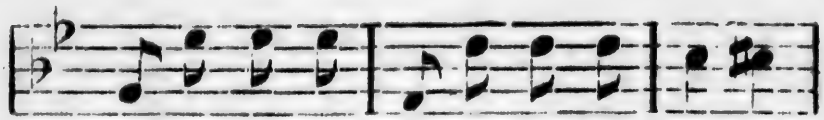
pou - vez m'croi - re Foi d'Pi - tou,



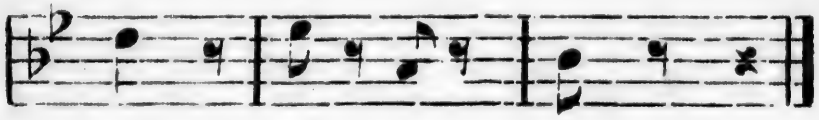
j'de - viens fou Quand j'ex - a -



mi - ne Vo - tre poi - tri - ne,



Ah lais - sez - moi, lais - sez - moi Z'y mettre un



doigt..... Rien qu'un doigt !

II

Croyant d'lui faire un compliment
Sur son corset rebondissant
J'lui dis c'est p't'êtr' un accident
Qu'est arrivé dans votr' jeune âge,
Comm' j'ai-z-un cousin infirmier,
J'm'y connais très bien dans l'métier,
Immédiat'ment j'vas vous soigner,
Entrouvrez un brin votr' corsage.

Au refrain.

III

Mais v'là qu'ell' s'avis', nom d'un nom,
De fair' boire son nourrison.
Et tout en lorgnant le bib'ron,
Je lui dis : Pour sûr, mad'moiselle,
C'que c'est malin ces p'tits marmots,
Car ils connaiss'nt les bons morceaux,
Je suis mêm' tout à fait dispos
A changer avec lui d'gamelle.

Au refrain.

IV

Ell' me répond : Beau fantassin,
Pour sûr que vous êt's un malin,
Mais j'ai d'la vertu, c'est certain,
Et je n'veux pas m'y laisser prendre
Car dernièr'ment, mon artilleur,
M'a-z-abandonné', le lâcheur,
J'en ai vraiment gros sur le cœur.
—Ça s'voit, que j'lui dis d'un air tendre.

Au refrain.

V

De vos charmes je suis épris,
Belle nounou, que je repris,
Et pour m'ouvrir le paradis
Voulez-vous dev'nir ma promise;
Vu qu'de mon état j'suis tripier,
Avec vous je puis certifier
Qu'on n'dira jamais dans l'quartier
Qu'ma boutiqu' manqu' de marchandise.

Au refrain.

VI

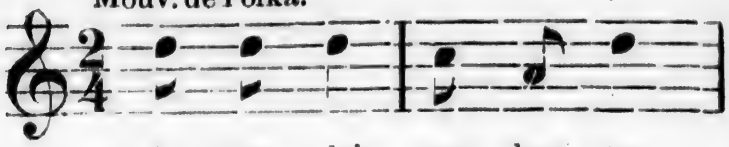
Voyant qu'j'étais très positif
Et qu'c'était pour le bon motif,
Elle accepta d'un air craintif ;
Dans six mois a lieu notr' mariage.
En attendant ce beau jour-là,
Le temps me dur', cré nom de d'là,
De pouvoir lui dire comm' ça,
L'soir en regardant son corsage :

Au refrain.

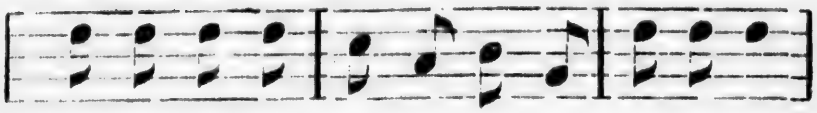
RESTE-Z-Y !

LOUIS GABILLAUD.

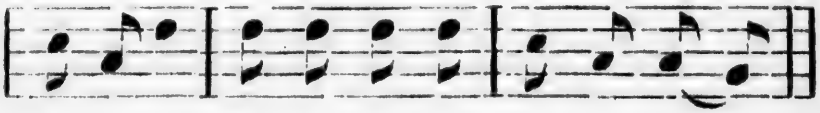
Mouv. de Polka.



Je n'vou - lais pas chan - ter,

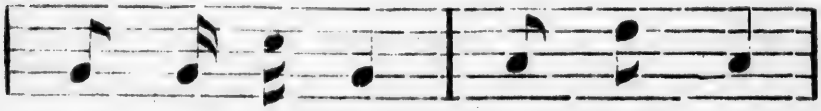


Et pour - tant, v'là que j'commence ; J'm'en vais vous



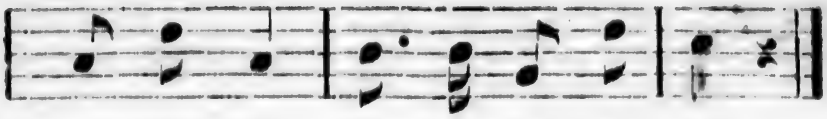
en-voy - er Un p'tit re - frain d'cir-cons-tan - ce.

REFRAIN.



Puis - que tu yes res - te - z'y !

fal - lait pas qu'tu yail - les ! Puis - que tu yes,



dam, tant - pis, Mon vieux res - te - z-y.

II

J'suis marié d'puis c'matin,
M'dit l'an dernier Boniface,
Mon cher, j'suis dans l'pétrin.
J'réponds :—Quéqu'tu veux qu'j'y fasse ?
Puisque tu yes, etc.

III

J'avais bu dernièr'ment
Trop de champagn' chez Elise ;
Soudain, j'dis pâlissant .
Ohé, là-bas, pas d'bétise !...
Puisque tu yes, etc.

IV

Un beau jour j'veux passer
Sous la Port' St-D'nis, Suzanne,
Ma femm' s'met à m'crier
Voyant que j'demeure en panne :
Puisque tu yes, etc.

V

Chez mon oncl', dimanch' soir,
Au beau milieu d'une om'lette
Je trouve un démêloir ;
J'dis :—Ça n'sert que pour la tête.
Puisque tu yes, etc.

VI

Hier ma femm' m'envoi' c'mot :
" Viens m'réclamer, j'suis au poste ".
Fièvreus'ment, aussitôt,
J'lui réponds poste pour poste
Puisque tu yes, etc.
Ma vieill', etc

VII

En suivant le convoi
D'ma bell'-mèr', j'pleur', je m'désol.
Là-bas, j'cri' :—Laissez-moi
Lui dire un' dernièr' parole :
(*Sanglots comiques*)
Puisque tu yes, etc.
Ma vieill', etc.

VIII

Dernièr'ment, j'laiss' tomber
Par mégard' dans certain vase
Le portrait d'mon portier ;
—Bah ! dis-j', mon cher Anastase,
Puisque tu yes, etc.

IX

Une idé' m'avait pris
De dégager ma toquante ;
M'ravisant, je lui dis,
Arrivé d'vant chez ma tante :
Puisque tu yes, etc.
Ma vieill', etc.

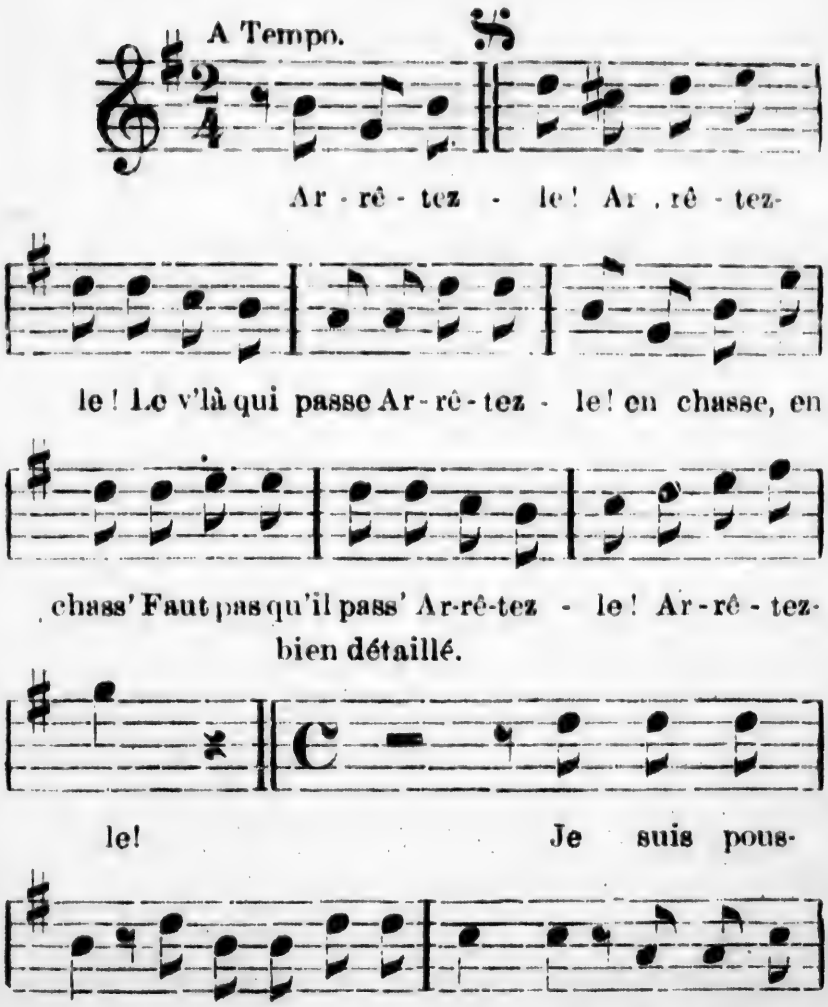
X

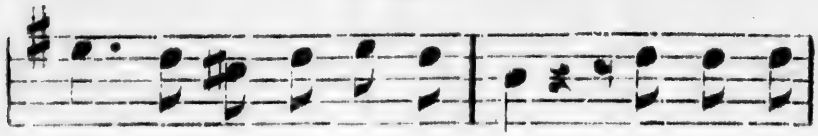
J'ai rêvé cette nuit
Qu'au ciel je voyais ma femme ;
Tout à coup ell' me dit :
Viens ! mais j'lui reponds : Chère âme,
Puisque tu yes, etc.
Ma vieill', etc.

XI

J'ai cinq mioch's tout petits ;
J'en trouve un autr' c'te semaine ;
—C'est beaucoup, que j'me dis....
Bah ! ça n'f'ra qu'la d'mi-douzaine :
Puisque tu yes reste-z-y !
J'veux pas tu t'en ailles ;
Puisque tu yes, pauvr' petit,
Eh ben ! reste-z-y.

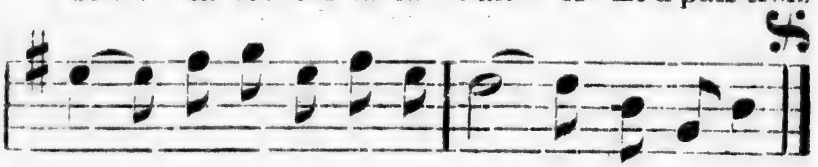
ARRÊTEZ-LE !


A Tempo.
Ar - rê - tez - le ! Ar - rê - tez-
le ! Le v'là qui passe Ar - rê - tez - le ! en chasse, en
chass' Faut pas qu'il pass' Ar-rê-tez - le ! Ar - rê - tez-
bien détaillé.
le!
Je suis pous-
sif, j'ar-rive à pied d'Ver-sail - le, Fi - gu - rez-



vous qu'un co cher, le bri - gand, M'a re - fu-

sé..... sa voi - tur' la ca - nail - le Et d'puis trois



heu - res j'cours a-près en cri - ant : Ar - rê-tez.

Arrêtez-le (*bis*).
Le v'la qui passe, arrêtez-le,
En chasse, en chasse
Faut pas qu'il passe,
Arrêtez-le (*bis*).

Je suis poussif, j'arrive à pied d'Versaille,
Figurez-vous qu'un cocher, le brigand,
M'a refusé sa voiture, la canaille,
Et d'puis trois heures j'cours après en criant :
Arrêtez-le, etc.

Du reste, ce n'est pas le seul sur la terre
Qui court toujours sans s'arrêter vraiment
Quand ce n'serait que mon propriétaire
Qui tous les jours court après mon argent.
Arrêtez-le, etc.

Un grand docteur pour l'estomac m'ordonne
De prendre bien chaud certain remède calmant,
Mais je m'écris aussitôt qu'il me l'donne
C'est pas d'l'eau chaude, christi c'est un volcan.

Arrêtez-le (*bis*).
Il est trop chaud, arrêtez-le,
En chasse, en chasse,
Faut pas qu'il passe,
Arrêtez-le (*bis*).

Un jeun' barbon aux g'noux d'un' jeun' dame
Disait Fifine, écoute mes accents,
Car toute les fois que j'te dépeint ma flamme
Je sens mon cœur qui prend le mors aux dents.
Parlé : Le mors aux dents à 69 ans, monsieur?

Arrêtez-le (*bis*).
Il va tomber, arrêtez-le,
En chasse, en chasse,
Faut pas qu'il passe,
Arrêtez-le (*bis*).

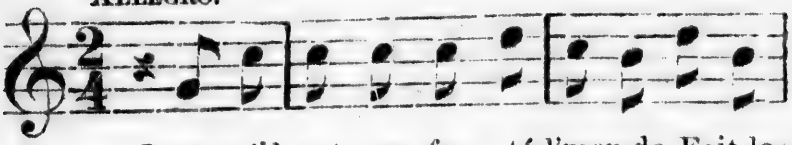
L'ballon captif c'est un' chos' tout' nouvelle
Et si l'on donne cinq francs pour monter dedans
J'en donnerai trente pour qu'on coupe la ficelle
L'jour ou ma femme, par hasard, mont'ra dedans.
Parlé : Arrêtez-la (*bis*)

Au contraire, j'dirais laissez-la,
Soit en Afrique, en Amérique,
Au contraire j'dirais
Laissez-la (*bis*).

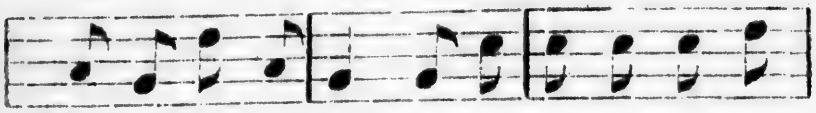
C'N'EST PAS LA C'QU'IL A D'MIEUX FAIT

PAUL BLETRY.

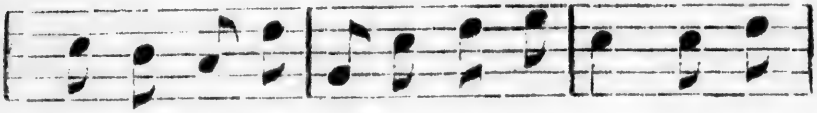
ALLEGRO.



Lors-qu'il eut en-fan-té l'mon-de, Fait les

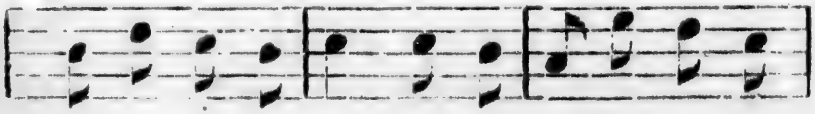


oi-seaux, les pois-sons, Sur la terre ré-pan-du



l'on-de Et di-vi-sé les sai-sons. L'Cré-a-

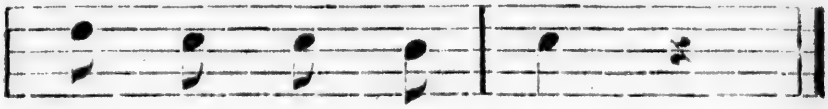
teur, à c'qu'on pro-cla-me, Cré-a



l'bomm', puis, sa-tis-fait, En-suite Il cré-a la

fem • me; C'n'est pas

là c'qu'il a d'mieux fait. C'n'est pas



là c'qu'il a d'mieux fait.

II

L'on n'a jamais pu m'entendre
Traiter les femm's de crampons,
Ou dir' qu'ell's sont bonn's à pendre,
Car j'aim' le sexe en jupons
Mais j'dis, quoi qu'il en advienne,
Et sans commettre un méfait,
Que l'jour où j'ai pris la mienne,
C'n'est pas là c'que j'ai d'mieux fait.

III

Un pochard, étrange chose,
Tient l'portrait d'Thiers dans sa main;
Je m'aperçois qu'il lui cause
Et l'admoneste en chemin,
Dans un reproche plein de tendresse,
L'pochard disait au portrait :
En f'sant la loi sur l'ivresse,
C'n'est pas là c'qu'il a d'mieux fait.

IV

Jugez quelle était ma veine :
Au mois d'Mars de l'an passé,
Ma femm' se flanqu' dans la Seine,
M'en v'là donc débarrassé !
Mais hier, l'on frappe à ma porte ;
J'ouvre, et je vois, stupéfait,
Un terr'neuv' qui m'la rapporte.
C'n'est pas là c'qu'il a d'mieux fait.

V

—Des flammes d'un incendie,
Dans un généreux élan,
Cet homme, exposant sa vie
Sauva votre bell'maman.
—Ce brav' sauv'teur, cher confrère,
Fut courageux, en effet ;
Mais en sauvant ma bell'mère,
C'n'est pas là c'qu'il a d'mieux fait.

VI

Un auteur naturaliste,
Ya quelque temps, publia
Plus d'un roman fantaisiste
Tels l'Assommoir et Nana.
Ces romans, la chose est claire,
Ont dû garnir son gousset ;
Mais au point d'vu' littéraire,
C'n'est pas là c'qu'il a d'mieux fait.

VII

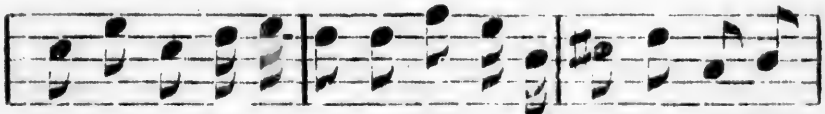
Disant que, créant la femme,
L'Créateur ne fit rien d'bien,
Je raisonnais en infâme,
Mais, au fond, n'en pensais rien.
Je parlais par pur caprice,
Car, franch'ment, il est un fait
Que la femme et sa malice,
C'est bien là c'qu'il a d'mieux fait.

ELL'S SONT EN OR !

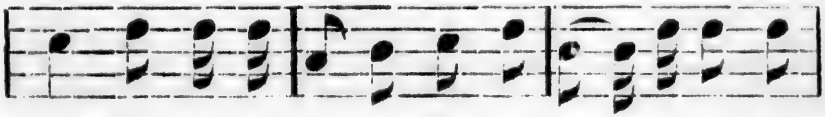
E. SPENCER.

J'en - tends dir' sou - vent que la

fem - me Est la sour - ce de tous les maux, Un ê-



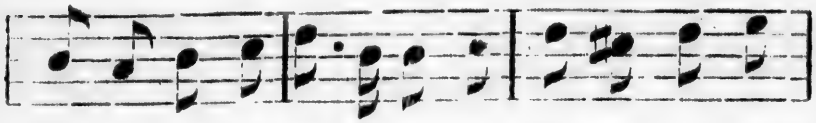
tre sans cœur et sans â - me, Un a - ni - mal rempli d'dé-



fauts. Faut-il que les homm's soient canailles pour te-nir

des pro-pos comm' ça ! Ils n'ont donc rien dans les en-

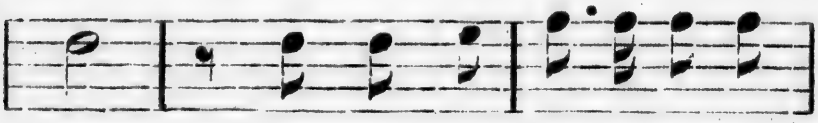
trail - les Ceux qui pré-tendent ces chos's là ! Moi qui con-



nais les femm's à fond, Je vais vous di - re ce qu'ell's

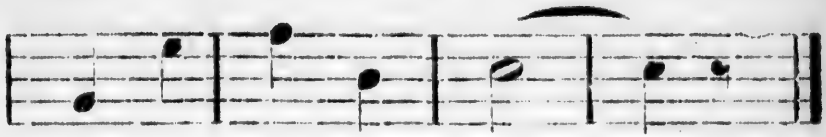
sont: Ell's sont en or! Ell's sont en

or! C'est un vé - ri - ta - ble tré-



sor. C'est pas du toc ni du maill'-

chot, Comm' la cou-ronn' du princ' Vic-tor Ell's sont en



or ! Ell's sont en or !

II

Ell's ont tout ce qu'il faut pour plaire,
La taille fin', le pied mignon
Et quelque part, certain mystère
Dont je n'vous dirai pas le nom.
Mais ce qui plaît surtout en elles
Et qui charme tous les soldats,
Ce sont les deux petit's gamelles
Qui s'balad'nt sur leurs estomacs :
Elles ne sont pas en fer blanc
Comm' celles du gouvernement.

Au refrain.

III

La comtesse des Vieill's Rognures
A pour son chien tant de bonté
Qu'ell' lui fait faire ses ordures
Dans un plateau d'argent cis'lé.
Un jour qu'ell' montrait à sa bonne
Les petit's crott's de son cabot
Cell'-ci pour plaire à sa patronne
Lui dit en admirant c'tableau :
Madam' devrait les envoyer
Au salon pour les exposer.

Au refrain.

IV

Je connais un vieil invalide
Qui, par un boulet, certain soir,
Se fit enl'ver l'endroit solide

Sans lequel on ne peut s'asseoir.
Maintenant ça n'y paraît guère,
Grâce à la science des médecins,
Il en possède un' très bell' paire,
Qu'il astique tous les matins.
Et comme il a beaucoup d'vertus,
Il s'écrie en s'asseyant d'ssus.

Au refrain.

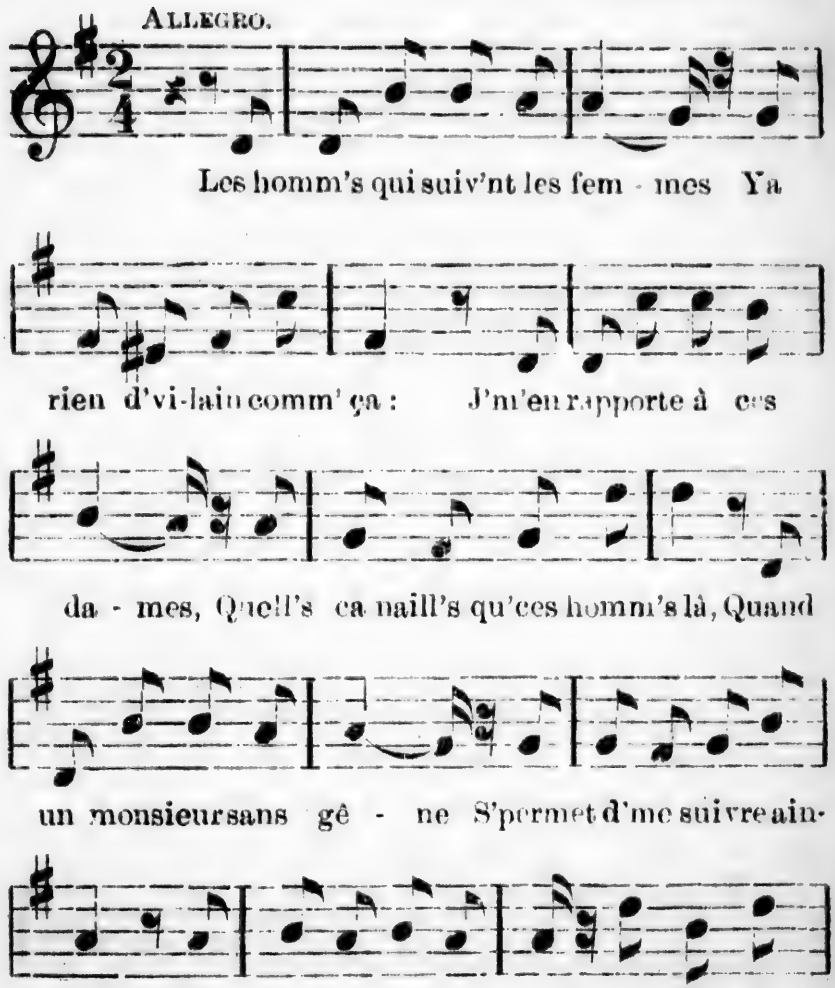
V

Pourquoi mépriser les bell's-mères,
Ces anges si doux et si bons ?
Pourquoi les traiter de mégères,
De vieux fourneaux et de crampons ?
Ce n'est donc pas assez pour elles
De supporter leurs vieux maris,
Il faut encor subir les qu'relles
De leur gendre mal assortis,
Allons, messieurs, en leur honneur,
Chantons ce refrain tous en chœur.

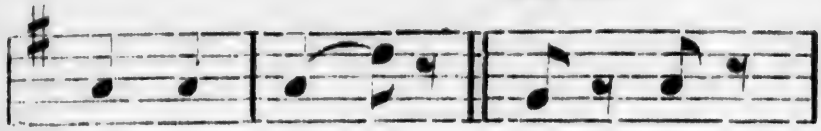
Au refrain.

TOC, TOC, TOC !

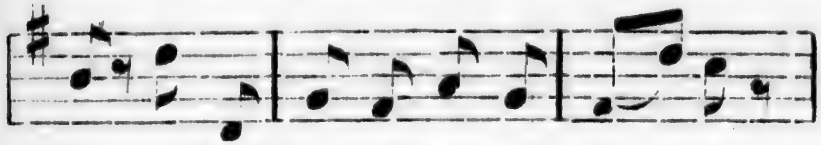
LOUIS BYREC.



REFRAIN.

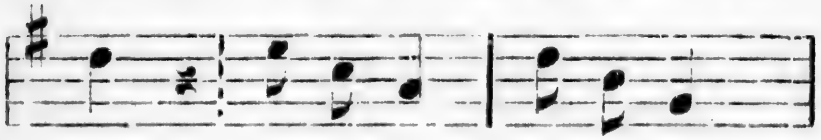


à main plei - ne : Toc, toc,

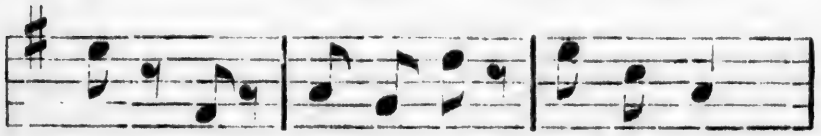


toc, toc ! J'fais un ef - fet d'bot - ti - ne !

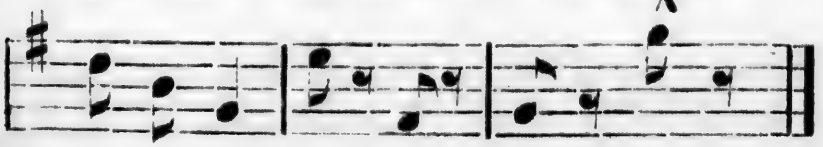
Toc, toc, toc, toc ! J'fais un ef - fet d'mol-



let ! Oui tout ça Fait comm' ça :



Toc, toc, toc, toc, toc Oui tout ça



Fait comm' ça : Toc, toc, toc ! toc !

II

Ça m'amus comme un' folle
D'voir l'monsieur s'enflammant,
Pour m'suivre, il caracole,
Il s'cogne à chaqu' passant,
Il m'approche, il jacasse,
Mais s'il va par trop loin,
Si, passant dans un coin,
Par exemple il m'embrasse :

REFRAIN

Toc toc toc toc !
J'lui donne un' pair' de claques
Toc toc toc toc !
D'cett' main-ci, d'ce pied-là ;
Oui tout ça
Fait comm' ça :
Toc toc toc !

III

Mais hier un jeun' bécare
S'y prit d'si douc' façon,
Qu'dans la ru' Saint Lazare
J'écoutai l'polisson .
Il m'offrit, c'petit diable
Un soupir fin, discret,
Et dès qu'dans l'cabinet
Nous fûm's tous deux à table :

REFRAIN

Toc toc toc toc !
Mon cœur battait la charge.
Toc toc toc toc !
Son cœur battait l'rappel
Bref c'était
Un dessert
Toc toc toc.

IV

C'est après d'main j'espère
Qu'j'épous' mon jeun' bêner,
On f'ra l'repas chez Maire,
On f'ra l'bal chez Gillet.
Je suis tell'ment heureuse
Que, quand l'bal va s'ouvrir,
On va m'voir m'dégourdir
D'cett' façon vaporeuse :

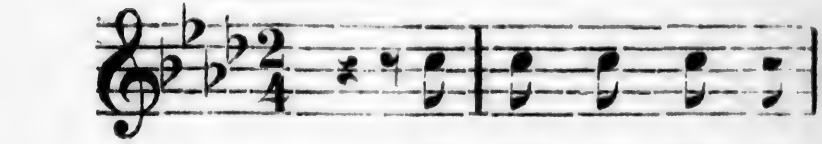
REFRAIN

Toc toc toc toc !
J'f'rai des effets d'jarr'tière
Toc toc toc toc !
Des effets d'pantalon.
Oui tout ça
F'ra comm' ça,
Toc toc toc.

LE REPORTER INFLAMMABLE

EMILE SPENCER.

ALLEGRETTO.



J'é - tais un r'por - ter

bien con-nu du *Jour-nal de Cy - thè-re,* Quand

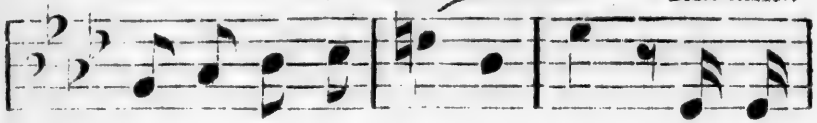
dans l'mond' chic est sur - ve - nu Un

pro-cès d'a- dul - tè - re. Pour l'*in - ter - wie - ver*

a - droit'-ment J'al - lais chez la prév'-

nu - e : V'lan ! je croise un minois charmant Au

REFRAIN.

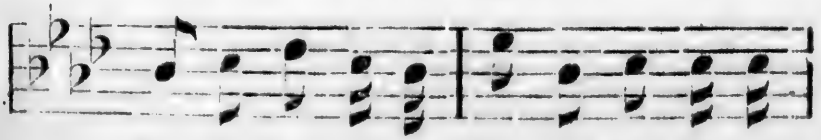


dé - tour d'u - ne ru - e. Elle a-

vait, cré nom ! Des yeux po - lis-sons ; Rien qu'à

les r'gar - der J'sentais des fris-sons. Aus si,

sans tar - der, M'é-lan - çant d'un bond, Je lui



dis viv'ment :—Je suis belle en - fant, Un fa-

meux r'por - ter, Un r'por - ter brû - lant

Qui n'a qu'un mo - ment pour vous l'prou-

ver viv'ment, Rran ! Chez

2

Chez ell' tout en causant d'amour
Je craignais pour ma bourse ;
Ce ne fut qu'à la fin du jour
Que je repris ma course.
Je repars tout d'un bond
Pour le lieu de l'affaire,
Mais j'reste coi d'admiration
En voyant la portière !

Refrain.

Elle avait, cré nom !
Du monde au balcon ;
Rien qu'à la r'garder,
J'en avais l'frisson !
Etc...

3

Sans réfléchir un seul instant
Qu'au bon ton je déroge,

Je passe un tête-à-têt' charmant
  Avec ell' dans sa loge.
Mais je m'élanc' dans l'escalier,
  Au deuxième je sonne,
On m'ouvre et je reste incendié
  Rien qu'en voyant la bonne.

Refrain

Elle avait, cré nom !
Un p'tit nez fripon,
Rien qu'à le r'garder
J'en avais l'frisson !
Etc...

4

J'lui tins des propos amoureux
  Au fond de sa cuisine ;
Ce que nous dîmes tous les deux
  Aisément se devine,
J'avais pour la gentille enfant
  Des mots pleins de tendresse ;
Mais je m'arrêtai subitement
  En voyant sa maîtresse !

Refrain

Elle était, cré nom !
Bell' comme un démon :
Rien qu'à la r'garder
J'en avais l'frisson !
Etc...

5

Ce fut seul'ment deux jours après,
  Qu'au *Journal de Cythère*,
J'appertai des détails complets
  Sur c't'importante affaire.
Ah ! quell' dévein', le directeur
  Pour mon retard me chasse.....
Voulez-vous, mesdam's, dans votre cœur
  Me faire un petit' place ?

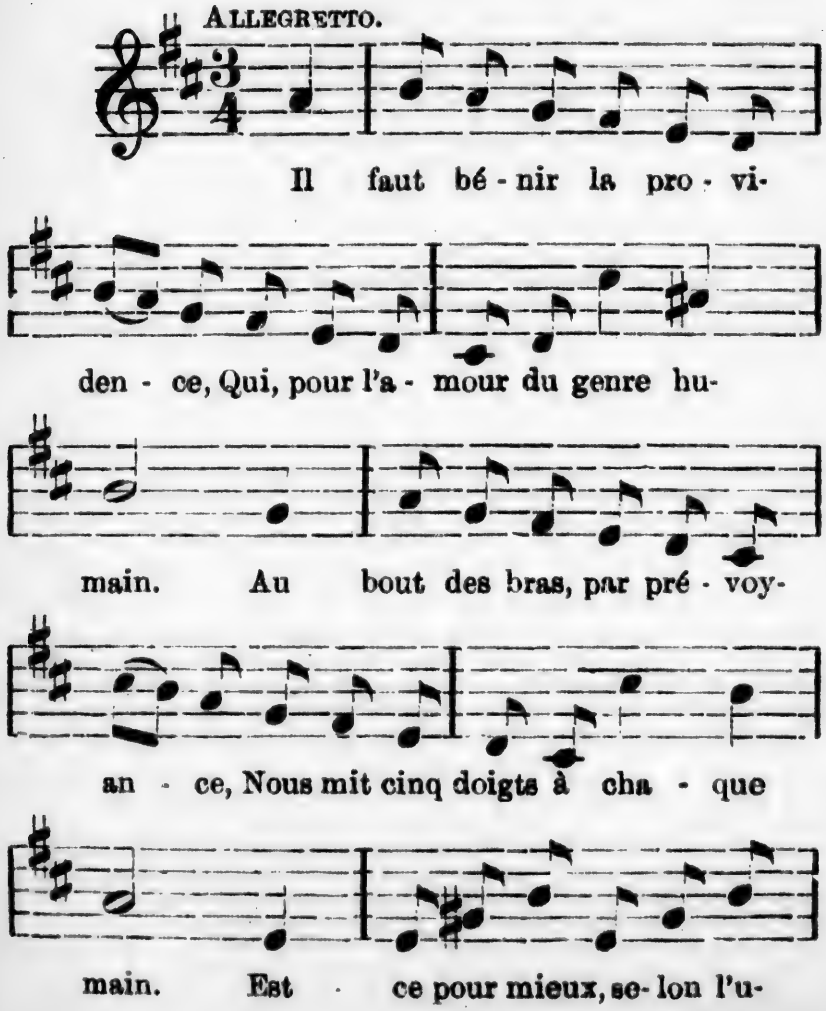
Refrain

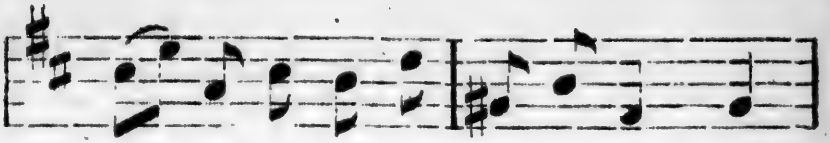
Vous avez, cré nom !
Des airs folichons ;
Rien qu'à vous r'garder
J'sens comm' des frissons.
Aussi, sans tarder,
A tout's, sans façons,
J'vous dis égal'ment :
—Je suis, belle enfant,
Un r'porter brûlant
Qui n'a qu'un moment
Pour vous l'prouver viv'ment,
Rran !

Avr : fin b 56

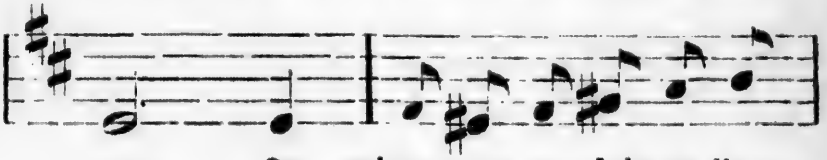
LES CINQ MINISTÈRES

EMILE BOUILLON

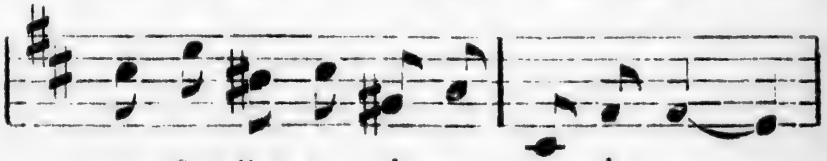

ALLEGRETTO.
Il faut bé - nir la pro - vi-
den - ce, Qui, pour l'a - mour du genre hu-
main. Au bout des bras, par pré - voy-
an - ce, Nous mit cinq doigts à cha - que
main. Est - ce pour mieux, se- lon l'u-



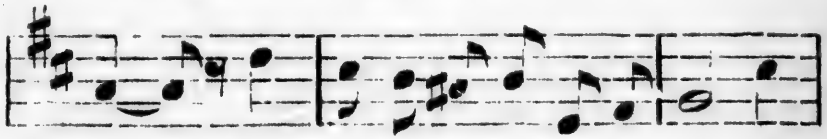
sa - ge, Jou - er d'la flûte ou du pia-



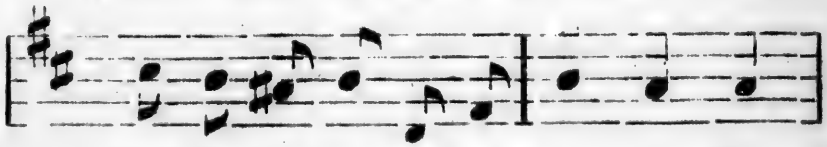
no, Ou mieux pour en - doig-ter l'an-



neau Que l'on re çoit en ma - ri - a- -

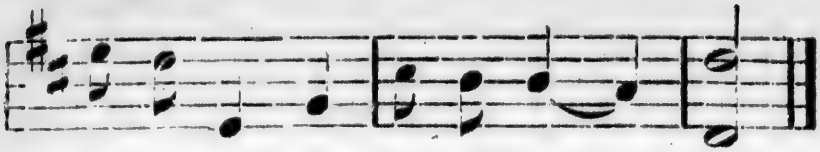


ge!..... Tout ce que je peux di - re, c'est : Qu'il



n'est là des-sous nul mys - tè - re, Car

cha - que doigt, cha - cun le sait, Cha-



que doigt a... son Mi - nis - tè - re.

2

Le pouce, avec son geste grave,
Toujours donnant ou recevant,
Fait disparaître toute entrave,
Il est le banquier du moment.
Par lui la joie est des plus douces,
Car on se livre entièrement
A tous les désirs d'un client
Quand il sait y mettre les pouces...
Bref, ce doigt c'est un vrai trésor,
Il donne bien des espérances,
Sous lui semble se fondre l'or :
C'est... le Ministère des Finances.

3

Le second doigt semble farouche,
Avec son air de dire non,
Puis c'est mystère, et, sur la bouche
On le met de cette façon...
Par instants, mais c'est autre chose,
Il semble aussi dire : viens donc !
Alors méfiez-vous du chardon
Qui se tient caché sous la rose..
C'est le doigt que lèvent toujours
Afin qu'un ordre s'accomplisse
Tous les magistrats de la cour...
C'est...le Ministr' de la Justice.

4

Le troisième doigt, le troisième,
Le troisième est bien plus grand ;
Pourquoi cette longueur extrême,
C'est pour mieux griffer, mon enfant.

C'est le doigt qui frappe à la porte,
Toc, toc—à la porte des cœurs ;
Et contre ce dieu des voleurs,
Fillette restez la plus forte !
C'est un batailleur que ce doigt,
Et vraiment, je n'en connais guère
De plus malin, de plus adroit...
C'est...le Ministre de la Guerre.

5

A celui-là, l'amour fidèle
Sut mettre l'anneau du bonheur,
Il jure une flamme éternelle,
Il est le gage de l'honneur ;
J'ai vu plus d'un cœur en échange,
S'abandonnant à ce serment,
Perdre trop tôt assurément
Ce qu'on nomme lettre de change,
Il est le doigt du conjungo,
De deux cœurs que l'amour exerce,
Unissant Lucas et Margot...
C'est...le Ministre du Commerce.

6

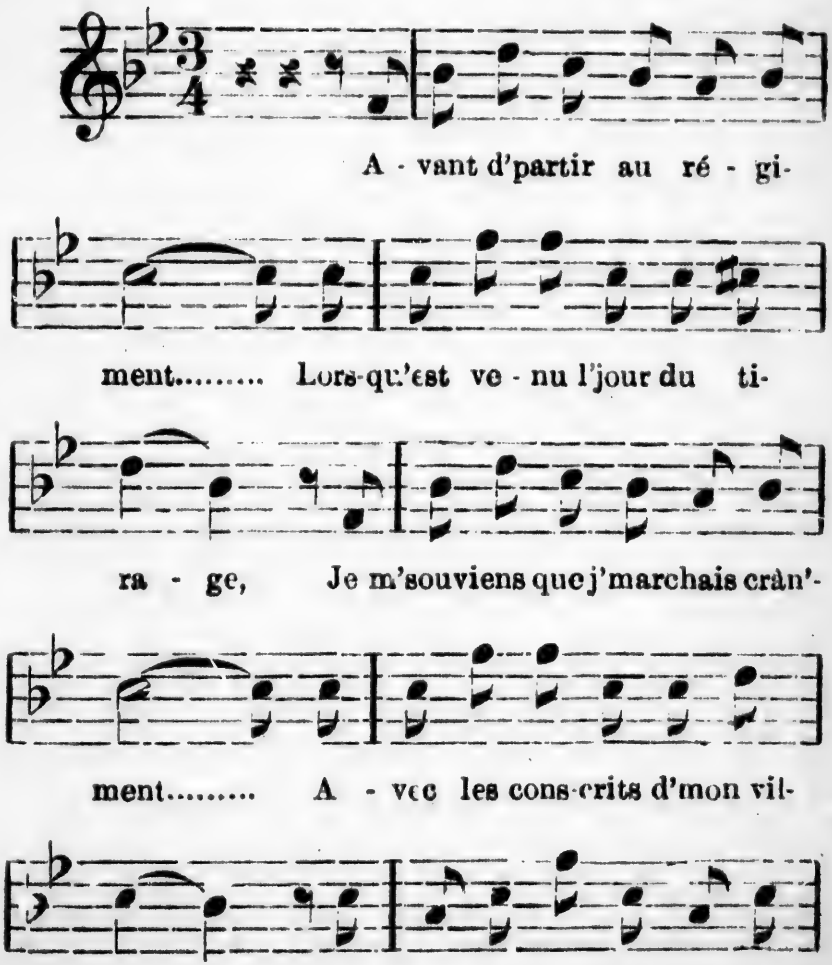
Le petit doigt, dans l'art magique
Passe pour avoir du crédit,
Puisqu'on admet pas de réplique
Lorsque le petit doigt l'a dit.
N'avez-vous jamais en cachette,
Sur le chapitre de l'amour,
Fait un tout petit doigt de cour
A quelque gentil fillette ?
Ce petit doigt si fort instruit
De tous les secrets de boutique,
Sera le Ministre gratuit
De notre Instruction publique.

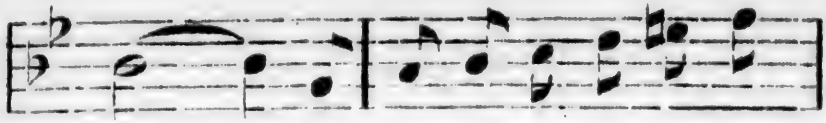
7

Est-il un plus charmant langage
Que ces deux doigts dans un baiser,
A vous tous, messieurs, en partage
Permettez-moi de l'adresser,
Peut-être ai-je fait la savante.
Pardonnez alors la leçon
Que je me permets sans façon
Dans une intention excellente :
J'ai voulû montrer qu'il n'était
Là dessous l'ombre d'un mystère,
Et maintenant chacun le sait,
Chaque doigt a...son Ministère !

ÇA VOUS FAIT QUÉQU' CHOSE

DELORMEL





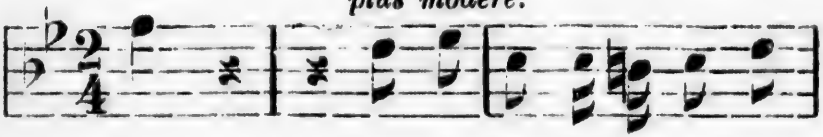
ro,..... Je m'de-man - dais l'air ta - ci-

tur - ne' J's'rai t'-y ma - rin ou bien trin-

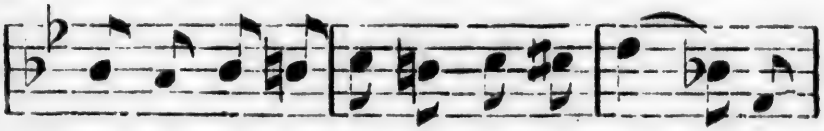
rall.

glo, Et j'tremblais en fouillant dans l'ur -

plus modéré.

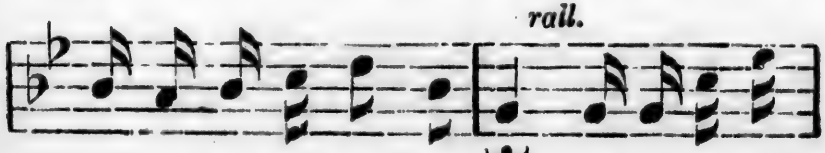


ne. Quand on s'dit faut quitter l'pat'-

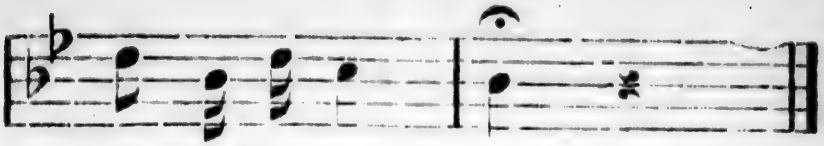


lin Sa ferm' ses co-chons et sa Ro - se, On

rall.



beau fai - re le ma - lin, Ça vous fait tout



d'mêm' quel-que cho - se.

2

Puis on m'mène au quartier tout droit
Le sergent m'habille au pas d'charge,
On m'donne un gilet trop étroit,
Avec un pantalon trop large.
Ah! qu'on est fier d'être Français,
Dès qu'on a l'habit militaire,
Et qu'on vous désign' l'heur' d'après,
Pour la corvé' des pomm's de terre.

Puis quand l'caporal vous dit : viens,
Il faut passer la jambe à...chose
On a beau faire le malin
Ça vous fait tout d'mêm' quelque chose.

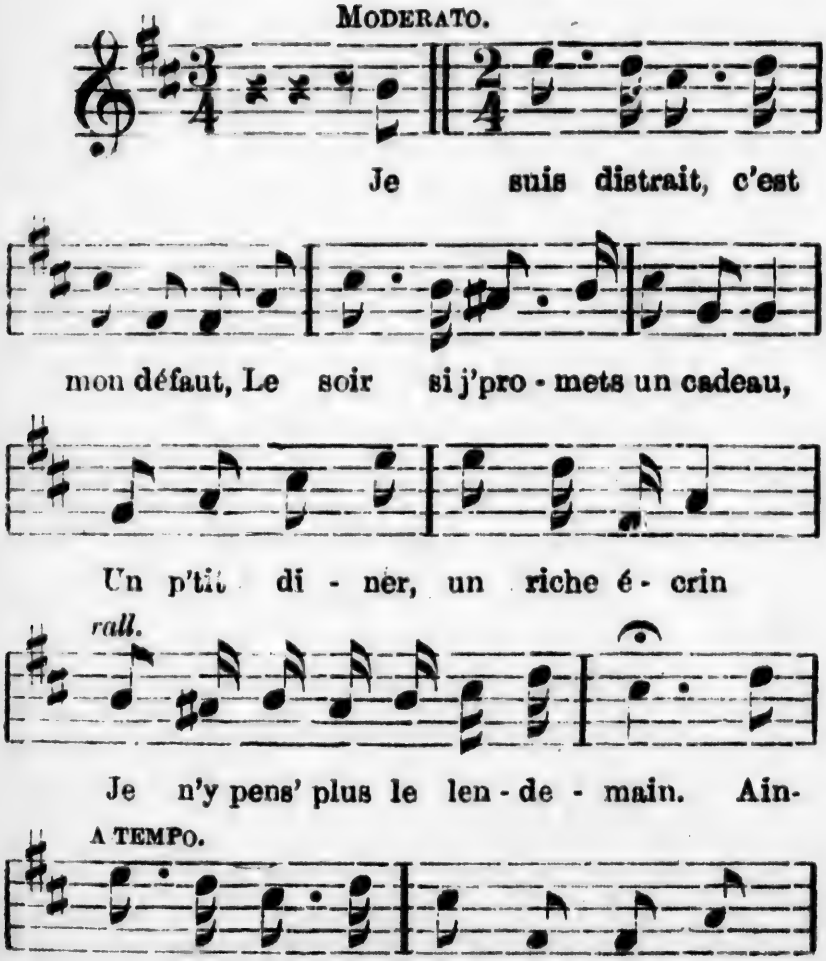
3

J'vais avoir tiré mes trois ans,
C'est singulier comm' le temps passe,
Je ris et je pleure en mêm' temps
En pensant que je suis d'la classe.
Va falloir quitter son képi,
Et s'séparer d'ses premiers grades,
Faut dire au r'voir à son fusil,
Et dire : Adieu, aux camarades.

Quand on leur donn' la poigné' d'main,
Et qu'pour la dernièr' fois on s'cause
On a beau faire le malin,
Ça vous fait tout d'mêm' quelque chose.

PAS DU TOUT!

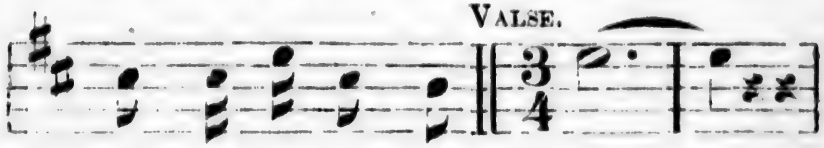
LÉOPOLD GANGLOFF



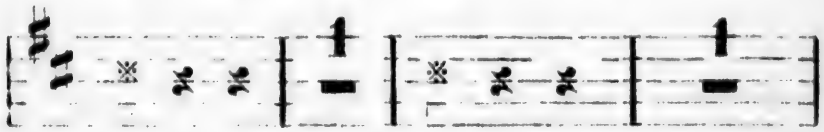
ren - con - tre la p'tit' Ta - ta,

Qui m'dit : Tu sais qu'tu m'as pro - mis, Un jo

VALSE.

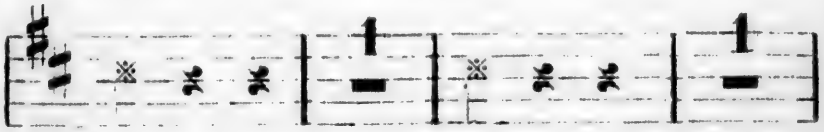


li cha-peau de trois louis !.....

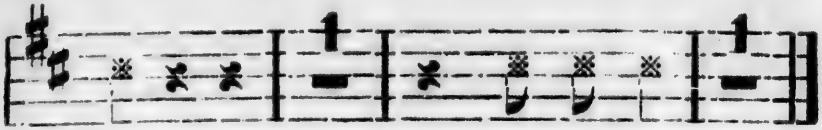


Hein ? Qui ?

Moi ? Bah ?



Vrai ? Où ?



Quand ? Pas du tout !

2

Chez un' femm' marié' l'autre jour,
J'étais en train d'causer d'amour.
Quand son époux, un cuirassier,
Survient et m'jett' dans l'escalier.
Sa femm', lorsqu'ell' put s'échapper,
A mon logis vint m'frictionner,
—Voyons, m'dit-ell', monsieur Pascal,
Dit's moi vite où vous avez mal ?
Ici ? (*Il indique la tête*)
Là ? (*Le cou*)
Plus bas... (*L'épaule*)
Sur le... (*La jambe*)
Près du... (*L'estomac*)
Dans le... (*Le dos*)
Vous souffrez beaucoup ?
—Pas du tout !

3

Je valsais au bal certain soir
Avec une fille à l'œil noir,
Je la tenais entre mes bras,
Et je lui roucoulais tout bas :
—Je vous adore, ô mon amour !
Laissez moi vous le dire un jour,
Mais ell' m'réoond en rougissant :
—J'en suis confuse...quoi vraiment ?
Vous m'aimez ?
M'adorez ?
Vous m'trouvez ?
Vous voulez ?
Vous m'enl'ves ?

Mais après...
Vous m'épous'rez...
—Pas du tout !

4

Mon beau-pèr' qu'est politicien,
Trouv' qu'en notr' pays tout va bien,
Mon beau-frèr' qu'est un radical
Prétend qu'en France tout va mal.
L'autr' jour ils m'questionn'nt en m'disant :
Qu'est-c'qu'tu pens's du gouvernement ?
Enfin tu dois bon gré, mal gré
Avoir un parti préféré ?
Opportuniste ?
Blousiste ?
Chevalnoiriste ?
Gamelliste ?
Révisionniste ?
Fumiste ?
Enfin, t'as une opinion ?
—Pas du tout !

5

En m'couchant auprès d'ma moitié
Je lui f'sais un discours varié,
Sur les voyag's d'Emin-Pacha,
Stanley, Trivier et de Brazza.
Emporté par les émotions
Que procur'nt ces explorations,
Je lui dit : Je vais t'expliquer
Les dangers qu'ils durent braver.
La soif.
La faim.
Serpents.
Noix d'coco.
Ouistitis.
Dromadaires.
T'as compris !
—Pas du tout !

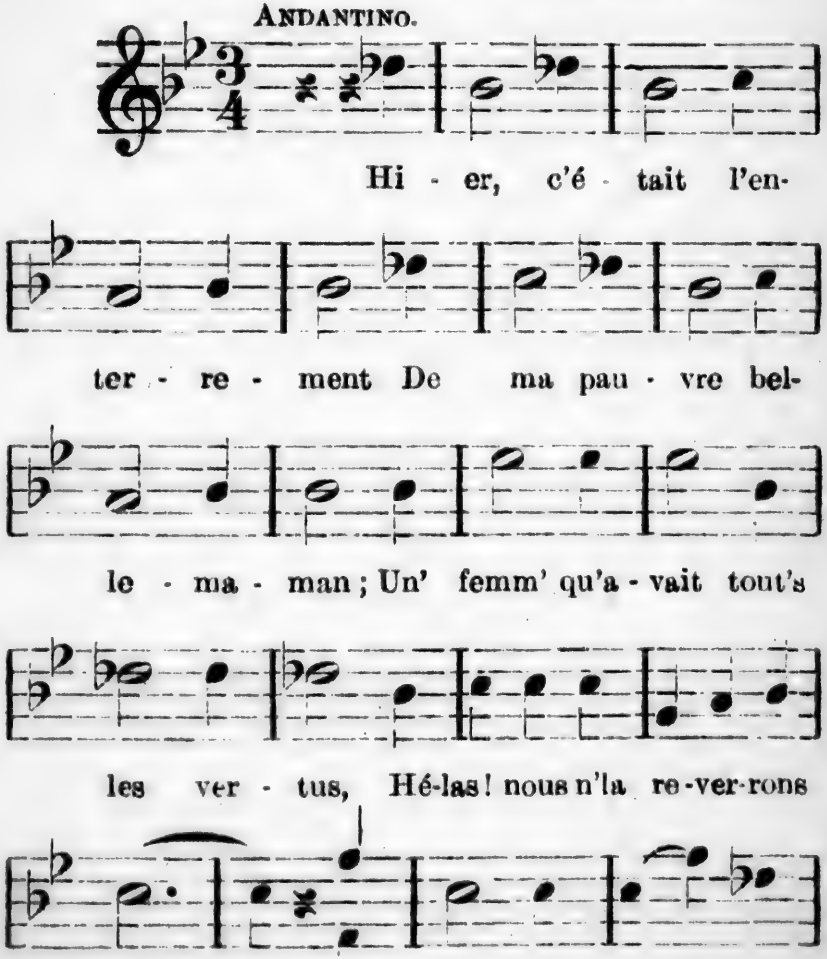
6

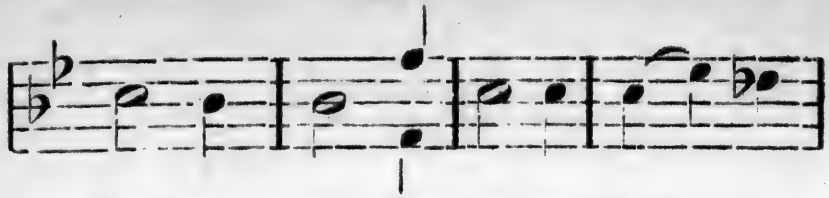
Avec ma femme en voyageant
Je fus reçu par le sultan,
Quand j'vis un eunuqu' bien taillé,
Qui f'sait de l'œil à ma moitié.
—Hé ! dis-je à c'gardien du sérail,
P'raît qu'en dehors du travail,
Vous préférez à vos houris
Les p'tit's femmes de Paris ?
—Moi ?
Votr' femme ?
Macache !
Frichti
Niberte
Chouya !
Nisco !
Pas du tout !

L'ENTERREMENT

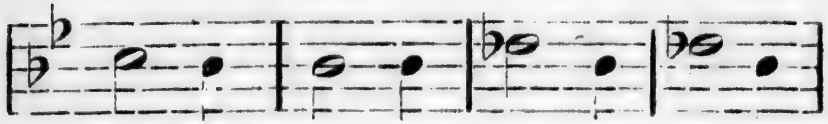
ARISTIDE BRUANT

ANDANTINO.

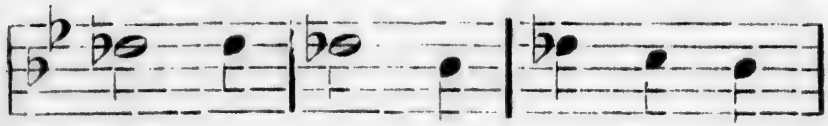




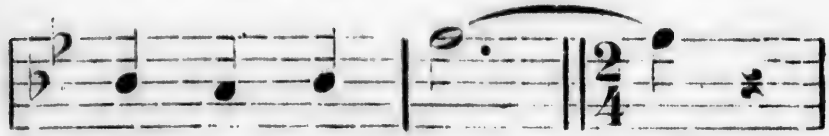
d'soi - xante ans, On at - ten - dait..... ça



d'puis long-temps. L'ma - tin, on est v'nu



la cher - cher Et puis, en rout',



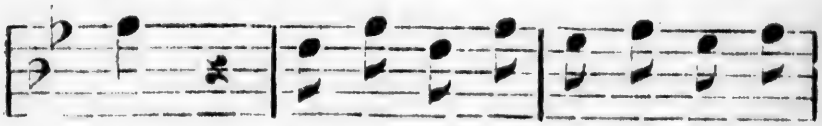
fouet - te co - cher!.....

REFRAIN. TRÈS VITE.

Le vent souf - flait on ne sait d'où ;

Trou la la - ï - tou, Trou la la - ï tou,

Le so - leil do rait l'ho - ri - zon, Et zon ! zon !



zon! Nous marchions d'un air dé - ci - dé,

Gai, gai, gai, la - ri - ra don dé, Et nous suivions

tous comm' ça, La - ri - fla, fla, fla.

2

Près de moi, dans les premiers rangs,
S'avançaient les proches parents,
Sous la douleur se laissant choir
Et pleurant tous dans leur mouchoir,
Soudain, l'un deux s'approch' de moi,
Et me dit, d'un ton plein d'émoi,
"Vraiment, du ciel, nous somm's maudit !"
Tout en pleurant, j'lui répondis :

Refrain.

Oui, monsieur, j'en suis comme un fou ;
Trou la laïtou, Trou la laïtou,
Ça fait un vide à la maison,

Et zon, zon, zon,
De pleurs je suis tout inondé,
Gai, gai, gai, lariradondé.
Et nous pleurions tous comm' ça,
Larifla, fla, fla !

3

Il commençait à se fair' tard
Quand nous arrivâm's à Clamart,
Nous entrions quéqu'temps après,
Dans un jardin planté d'cyprès.
Les homm's pleuraient en sanglotant
Les femm's sanglotaient en pleurant,
Gendres, neveux, cousins, p'tits fils
Entonnaient le " De Profundis ".

Refrain

Comme on la descendait dans le
Trou la laïtou, Trou la laïtou,
Chacun disait une oraison,
Et zon, zon, zon.
En criant comme un possédé
Gai, gai, gai, lariradondé,
Et nous chantions tous comm' ça,
Larifla, fla, fla !

4

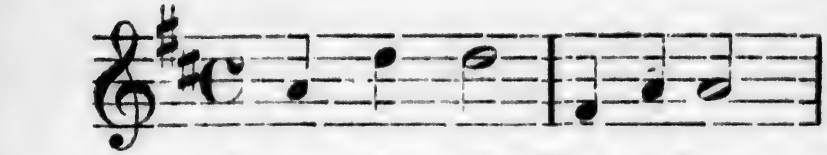
A la sorti', v'là qu'les parents
Prennent d'assaut les restaurants,
Pour se consoler un p'tit brin,
On fait v'nir cinquant' litr's de vin.
Quand les cinquant' litres fur'nt bus,
On en fit r'venir encor' plus,
Si bien qu'au moment d'se quitter
Y'avait plus moyen d's'acquitter.

Refrain

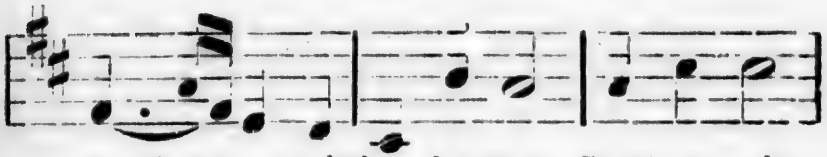
Tout le monde avait bu comme un.
  Trou la laïtou, Trou la laïtou,
On avait son petit pompon
  Et zon, zon, zon.
Quand votr' crampon s'ra décédé,
  Gai, gai, gai, lariradondé,
Faudra l'enterrer comm' ça,
  Larifla, fla, fla !

LE REFRAIN DES VADROUILLEURS

WAGNER

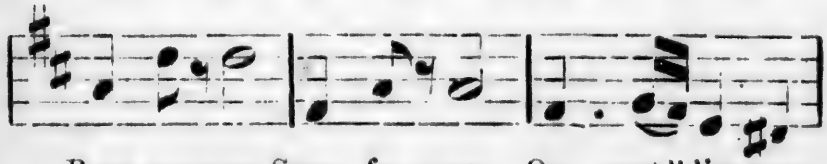


L'cœur joy - eux Tous les deux

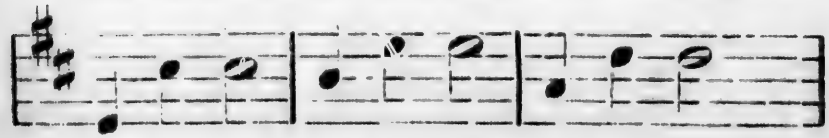


Il faut nous voir dans les rues, Cann' en main

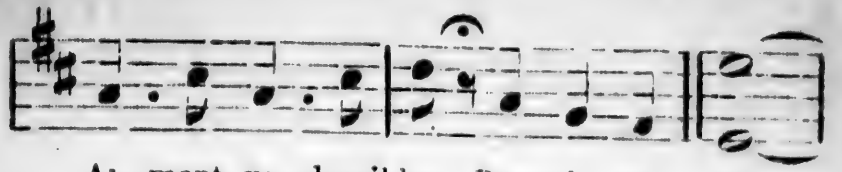
C'est cer-tain, Fai - sant d'l'œl aux in - gé-nues,



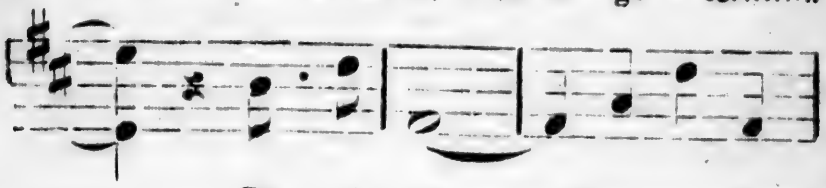
Bons gar-çons Sans fa - çons On peut l'dire sans



sour - cil - ler Tous no-ceurs Et far - ceurs



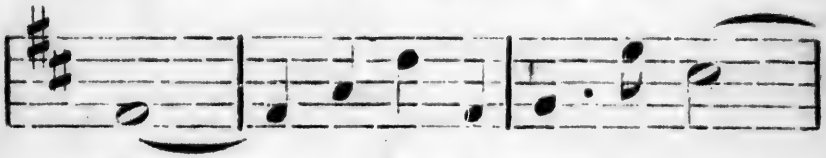
Ai - mant va - drouil ler, Pour ri - go - ler.....



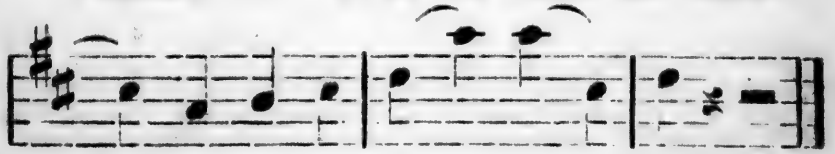
..... Ba - ti - fol - ler, Nous somm's tou-

jours dis - pos..... Et sans re - pos.....

..... On s'flanque des bosses..... On fait des



noces..... A Pa - ris comm' ail - leurs.....



..... Voi - là l're- frain des va douil l- urs.

2

Dans le bal
Infernal,
C'est nous qui-somm' les plus chouettes :
Chahuteurs,
Epateurs
Nous remuons nos pincettes,
Pour l'Chambord
Et l'chicard,
Y'en a pas c'est notr' avis
Comme nous
Qu'voulez-vous
Pour fair' un vis-à-vis.

Refrain

3

Tous vannés
Et pannés
Après avoir fait ribote ;
Nous n'avons
Pas de fonds
Que ceux de notre culotte
Malgré tout
De partout,
Nous passons pour des rapins
Et pourtant,
C'tépatant,
Nous somm's de vrais lapins.

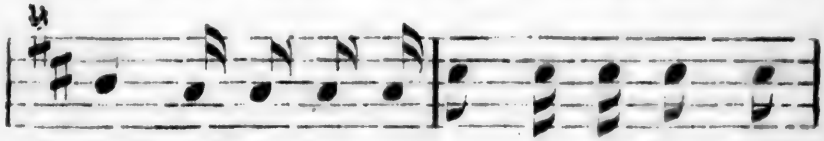
Refrain

QUAND ON A TRAVAILLÉ

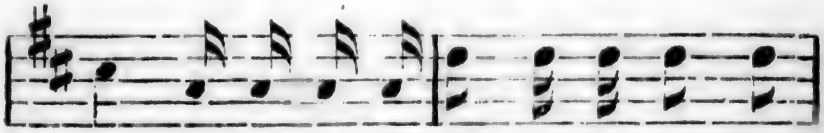
ANTONIN LOUIS-DEL

Sam'-di, mon patron m'dit : Monsieur Eu-

gène Vous tra - vail-lez bien, j'suis très con - tent



d'vous V'nez dans ma vil - la près de la Va-



renne, Pas - ser la jour - né' dimanche a - vec

nous, Le l'end'main ma-tin, je prends l'train d'dix

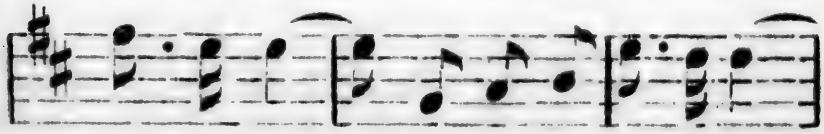
heures Mais comm' de la gare il reste un peu

loin J'ai fait p us d'deux lieux pour trouver sa

d'meure Par un' plui' bat-tante En chan-tant ce

r'frain :..... Quand on a tra - vail - lé,.....

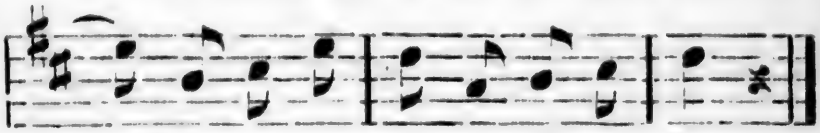
..... Pen-dant six jours entiers..... On est rud'-



ment con-tent..... De s'pay - er d'l'a-grément,...

..... Quand on a tra - vail-lé..... Pendant six

jours entiers..... On est heu-reux d'sor-tir....



..... Pour faire un' bonn' par - ti' d'plai - sir

2

A mon arrivé' l'patron m'dit : J'vous l'jure
J'pensais plus à vous, y a rien à manger
Montons dans l'bateau chercher un' friture,
Comme apéritif vous j't'rez l'épervier.
J'empoign' le filet, gracieus'ment je l'jette,
Je r'tire un corset, puis un godillot
Je m'penche un peu trop, dans l'eau j'pique un' tête,
Pendant que l'patron s'tordait dans l'bateau.
(Il nage.)

Refrain

3

Chez lui nous r'venons, il m'fait mettre un blouse
Et me dit : maint'nant pour vous réchauffer
Vous allez vous mettre à faucher ma p'louse.
Puis vous bêcherez tout mon potager.
Vous prendrez l'échell', vous peindrez la grille,

Vous brouetterez ce gros tas d'gravois,
De mes arbr's ensuit', vous enl'v'rez les ch'nilles,
Puis quand ça s'ra fait vous s'cierez du bois.
(Il scie.)

Refrain

4

Après le dîner y avait un' soirée,
La patronn' me dit : Vous ét's musicien,
Pour vous reposer de votre journée
Jouez-nous donc quéqu'chos'—J'lui réponds : J'veux bien!
Pour leur fair' plaisir au piano j'm'installe.
J'ai joué la Czarine au moins deux cent fois :
J'ai faussé trois not's, cassé les pédales...
A minuit et d'mi' j'sentais plus mes doigts.
(Il joue du piano avec frénésie.)

Refrain

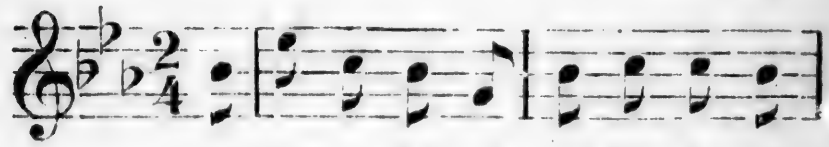
5

Par le premier train je r'viens à la ville,
J'cours viv'ment chez moi, je m'change sans r'tard,
J'vais au magasin d'un p'tit pas tranquille
Et j'arrive juste un quart d'heur' trop tard.
L'patron apprend ça...Il m'dit : Elle est forte.
C'est d'cett' manièr' là qu'vous m'récompensez ?
Et sans plus d'façon il m'fiche à la porte
Mais quell' bonn' journée il m'a fait passer.

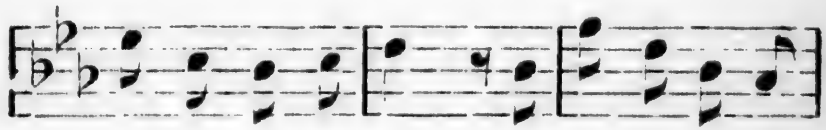
Refrain

LA CHANSON DES PANTALONS

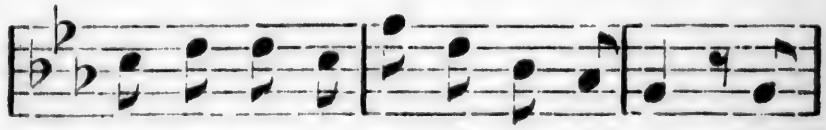
DEL-PONCIN



On vous a chan-té les bas ro-ses,

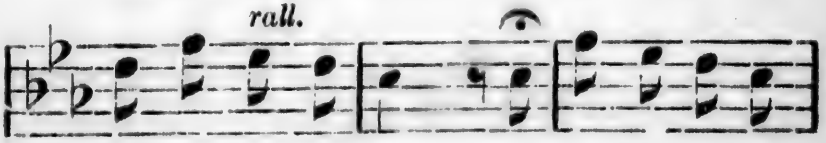


Le cor-set, l'ju-pon; Moi, je vais, pour va-

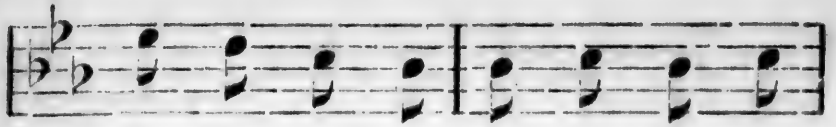


rier les cho-ses, chanter l'pan-ta-lon. Beau-

coup d'gens ai-ment la jar'-tiè-re

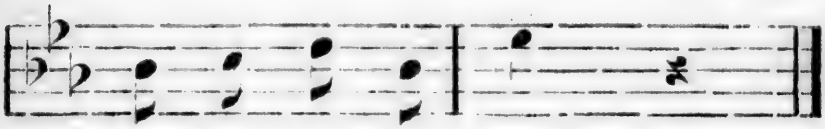


Bleu', rouge ou marron, Ce-pendant plus d'un



d'nous pré - fè - re Le p'tit pan - ta-

lon. Pan, pan, pan, pan, pan, pan, pan,



Le p'tit pan - ta - lon.

2

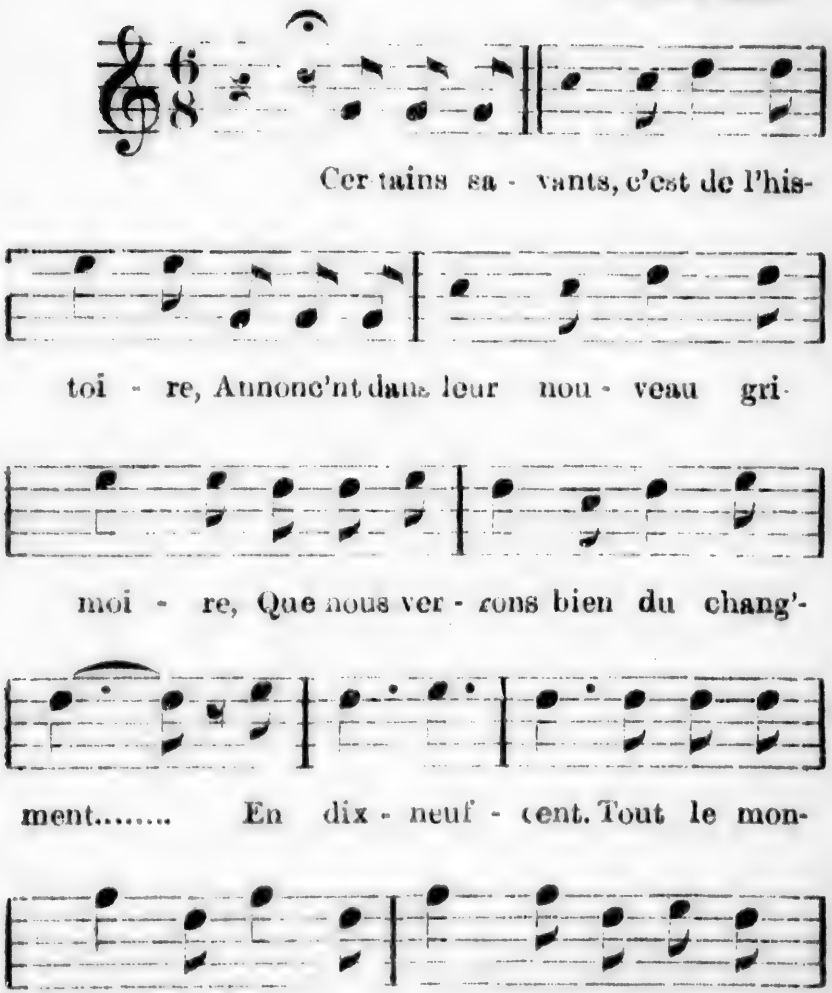
Ce vêt'ment est toujours de mode,
Car il a du bon,
On n'peut rien trouver d'plus commode
Que le pantalon.
La lun' par quartiers nous éclaire
L'soir à l'horizon,
Mais elle est toujours toute entière
Dans le pantalon,

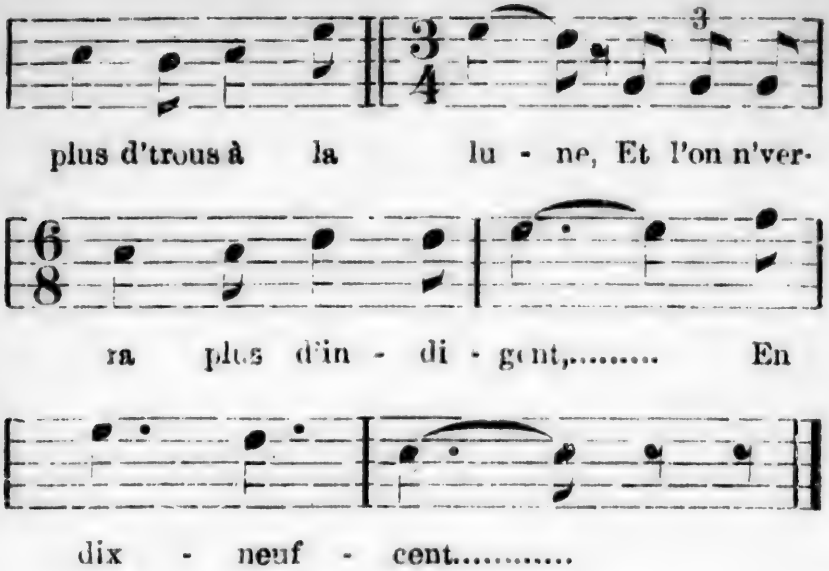
3

C'est un vêt'ment très intime
Et quoiqu'il soit bon
Il arriv' parfois qu'on abîme
Son pauvr' pantalon.
Oubliant le moment propice,
En mainte occasion,
Quand on rit trop, quéqu'fois on pleure
Dans son pantalon.

EN DIX-NEUF-CENT

FRANÇOIS LAMY





2

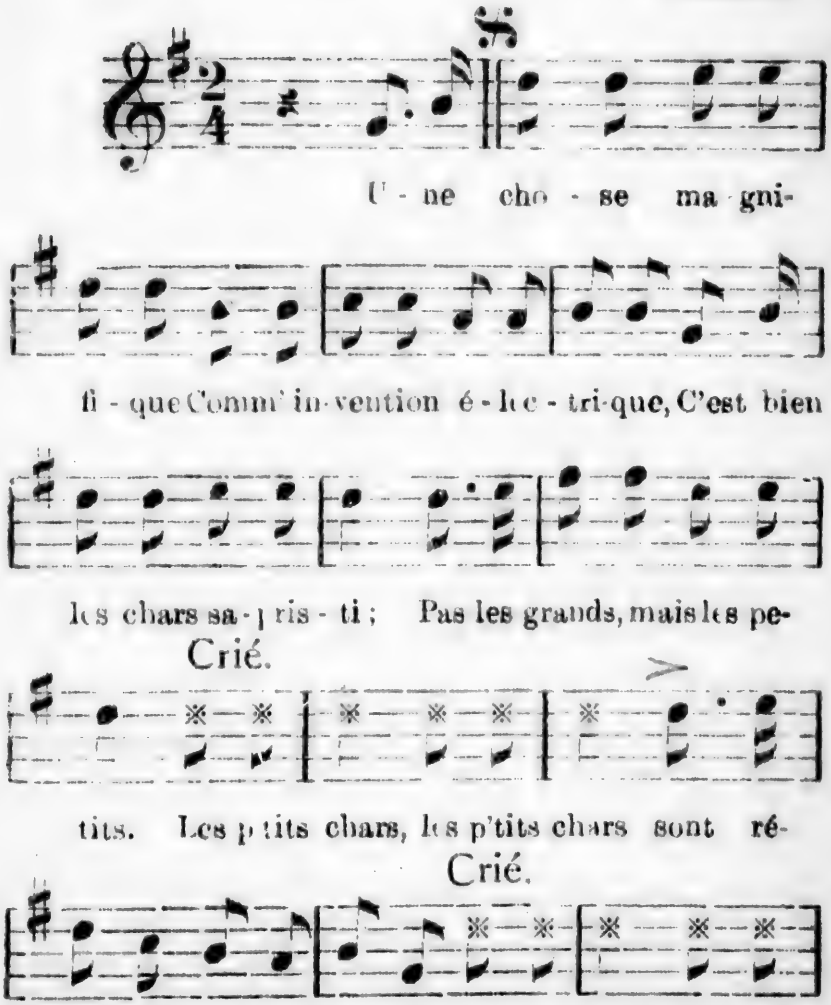
Les méd'cins, pour nous qu'ell' veine !
Ne tuerons plus chaque semaine...
Que les trois quarts de leurs cliens,
En dix-neut-cent.
On nous donn' m'me comme authentique,
Que tous les hommes politiques,
Seront fidl's à leur serment,
En dix- neuf-cent.

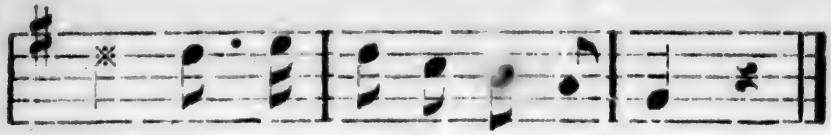
3

On dit qu'les ministres intègres,
Travaillerons comme des nègres,
Et n'touch'ront qu'moltié d'leur trait'ment
En dix-neuf-cent.
Les députés, doit-on le croire,
Ne siégent plus que pour la gloire,
R'fus'ront d'palper leur vingt-cinq francs
En diz-neuf-cent.

LES P'TITS CHARS

GRIMALDI





chars, Y a rien d'mieux qu'les p'tits chars.

2

L'été c'est très agréable
Sitôt que l'on sort de table,
Pour cinq cents, c'est pas cher,
En char on va prendre l'air.

Refrain

3

Assis près d'un' jeune fille,
Quand on la trouve gentille,
En lui frôle les genoux
En lui faisant les yeux doux.

Refrain

4

Lorsqu'il y a presque plus d'place
C'est drôle comme l'on s'entasse
Si bien qu'au moindre mouv'ment
L'on s'embrasse facil'ment.

Refrain

5

D'puis qu'ces voitures marchent seul's
Beaucoup de gens leur en veulent
Car maint'nant à Montréal,
Il y a qu'du saucisson d'cheval

Refrain

6

Lorsque quelqu'un vous embête
Avant qu'un p'tit char s'arrête,
Poussez-le dessous viv'meut,
Il n'y reviendra pas sûr'ment.

Refrain

7

Quand tout est fermé en ville,
L'dimanche, allez à Viauville,
Pour rien vous pourrez boir' frais
D'l'eau qui sent les œufs punais.

Refrain

8

Un étranger j'imagine,
Qui prend le char de Lachine
Croyant d'y voir des Chinois
N'y retourne pas deux fois.

Refrain

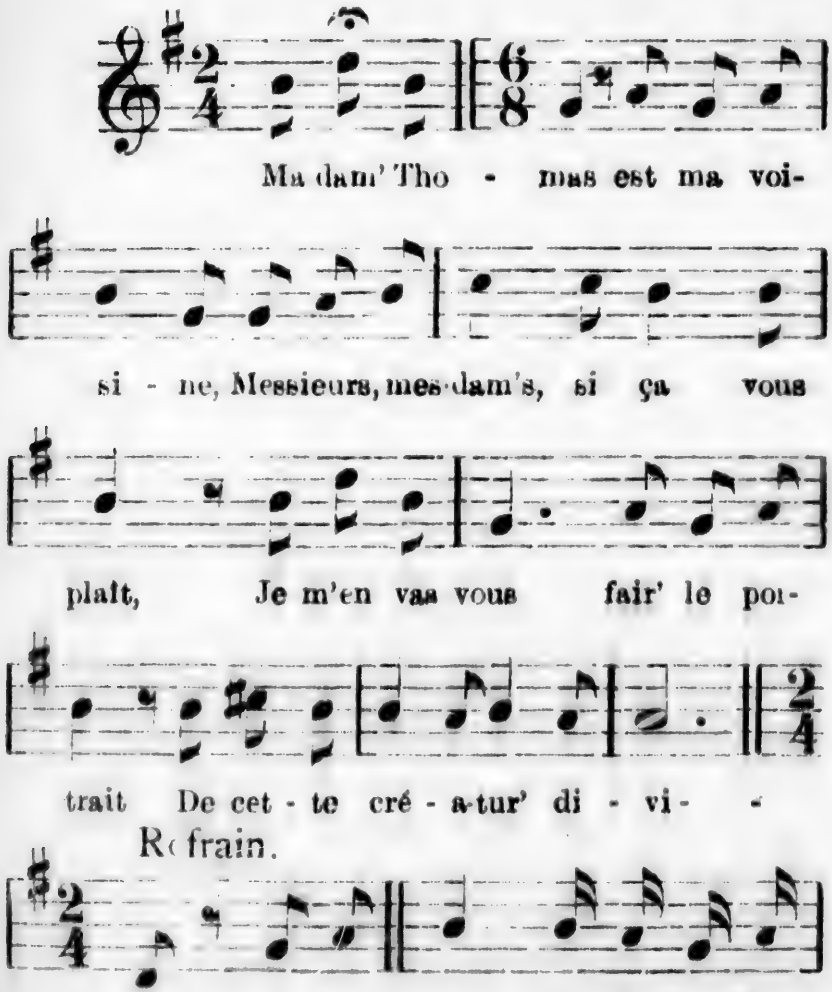
9

L'auteur de cett' chansonnette
N's'est pas bien creusé la tête,
C'est l'grand Delvill' : De ma part
Dit's-lui qu'ce n'est pas les chars.

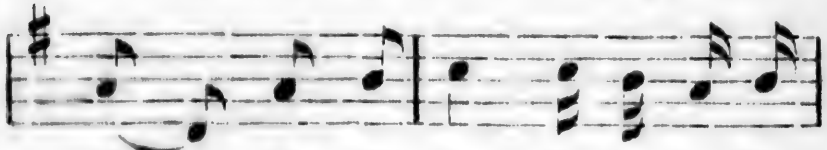
Refrain

MADAME THOMAS

STRETTI

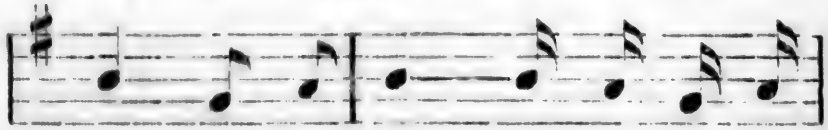


mas, Elle est plat' de - vant, Elle est plat' der

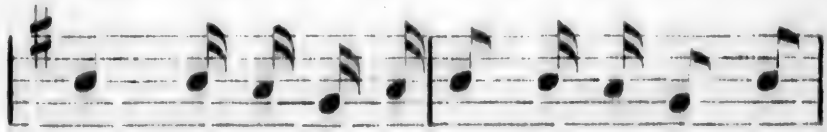


riè - re, Ah! ah! ah! Ma - da - me Tho-

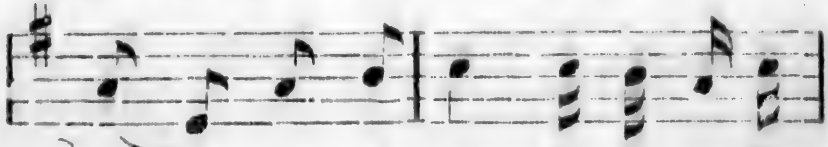
mas, C'est un'planche à pain, c'est un é - cha-



las, Ah! ah! ah! Ma - da - me Tho-



mas, c'est pas ri - go - lo d'la voir en ban



niè - re, Ah! ah! ah! Ma - da - me Tho-

mas, Pour ai - mer cett' femm' faut pas aimer l'gras.

2

Madam' Thomas craint la dépense,
Jamais d'sa vie ell' ne prit d'bain.
Vous dire aussi qu'ell' sent l'Lubin,
Ce s'rait vous mentir, comme on pense.

Refrain

Ah ! ah ! ah ! madame Thomas,
Quel est le parfum qu't'as dans tes chaussettes ?
Ah ! ah ! ah ! madame Thomas,
Ça laiss' comme un goût quand tu r'tir's tes bas,
Ah ! ah ! ah ! madame Thomas,
L'arôm' de ta sueur n'sent pas les violettes,
Ah ! ah ! ah ! madame Thomas.
Ton odeur, ma chère, fait crever les rats.

3

Madam' Thomas a la coutume
D'porter un coussin à son bras,
L'orsqu'ell' s'assied sans embarras,
Sur sa chaise, ell' met l'coussin d'plume.

Refrain

Ah ! ah ! ah ! madame Thomas,
Prends bien gard', ma cher', lorsque tu t'affaisses
Ah ! ah ! ah ! madame Thomas,
Ce que tout l'monde a, toi tu n'en a pas.
Ah ! ah ! ah ! madame Thomas,
Lorsque tu t'assieds, tu t'fais mal aux jambes,
Ah ! ah ! ah ! madame Thomas,
Le verr' de ta montre est vraiment trop plat.

4

Madam' Thomas, c'est vraiment triste,
Hélas ! déjà depuis longtemps.
La pauvr' cher ang' perd tout's ses dents,
C'est de la faute à son dentiste.

Refrain

Ah ! ah ! ah ! madame Thomas,
Tu perds tes quenott's, la chos' n'est pas grave !
Ah ! ah ! ah ! madame Thomas,
Embrass'-moi sur l'œil et n'en parlons pas.
Ah ! ah ! ah ! madame Thomas,
Ton petit bec rose, hélas ! se dépave,
Ah ! ah ! ah ! madame Thomas,
Si tu m'baiss's la main, tu n'me mordras pas.

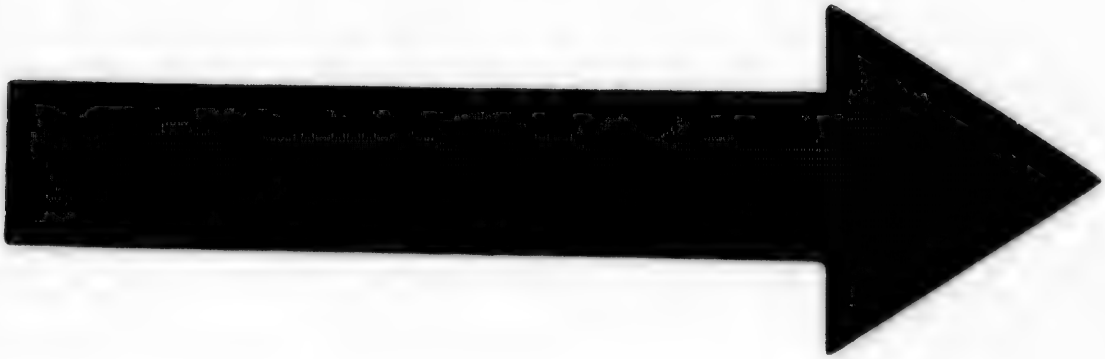
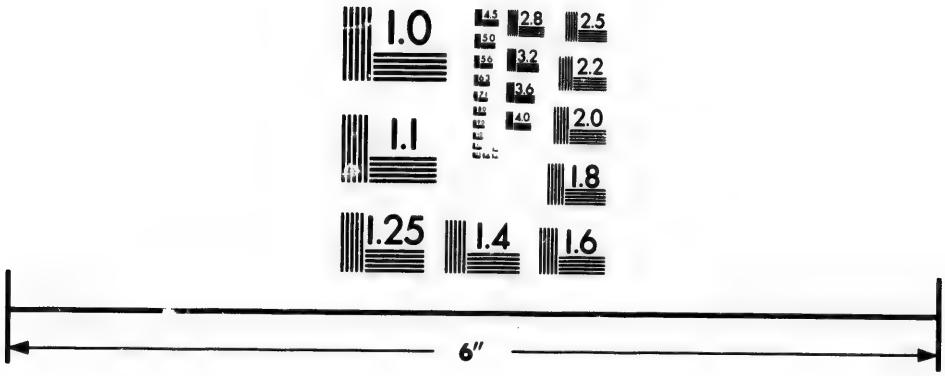


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

LE TROTTOIR EN BOIS

DUHEM

Mod'to.

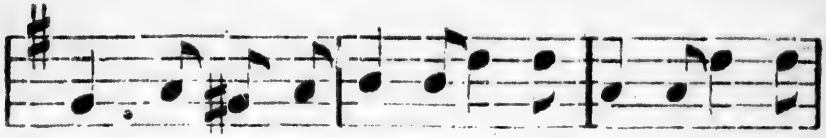
Je suis le pauvr' trot-toir en

bois Qui par- tout cau - se des é-

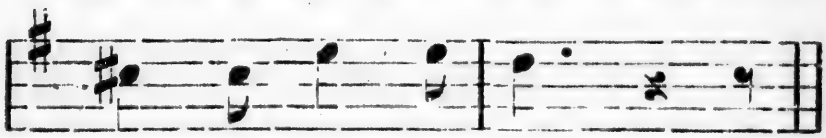
mois, Ce n'est pas ma fau - te, ma

foi, Si je suis cre - vé par le froid. On d'vrait me

re - po-ser je crois, On n'le fait pas, j'sais pas pour-



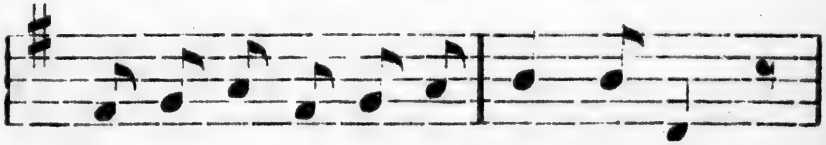
quoi, Dans cha que rue où l'on me voit, Tout le mon-



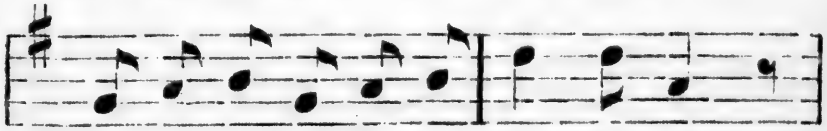
de tom - be sur moi.

Refrain. *bien rythmé et moderato.*

A pe - tits pas, pe - tits pas, Messieurs,



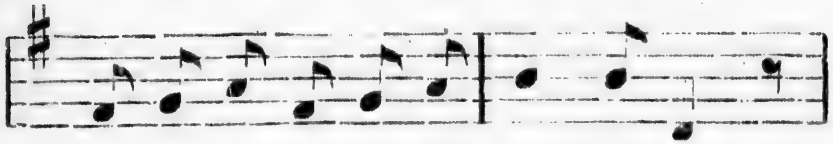
N'vous pressez pas, ça vou - dra bien mieux,



Que d'vous cas-ser, se s'rait mal - heu-reux,

Un' jam - be ou peut - ê - tre les deux.

A pe - tits pas, pe - tits pas, Messieurs,



Car je suis toujours très dan - ge - reux,

Pour les jeu - nes com-me pour les vieux

sans ralentir.

A pe - tits pas, pe - tits pas, Mes-sieurs.

2

D'un bout d'la ville à l'autre bout,
Il paraît que j'suis un cass'-cou,
Et qu'avec moi les hommes soûls
Ne peuvent se tenir debout.
Ça ne m'étonne pas du tout ;
Dans les petites ru's, surtout,
Lorsqu'ils veulent éviter mes trous
Je les accroch' avec mes clous.

Refrain

3

L'hiver je suis très embêté
De me voir gelé ou crotté.
Faut-il que j'ai de la bonté
Pour supporter tout' la sal'té.
Le temps me dur' qu'arriv' l'été,
Pour savoir si je s'rai r'traité,
Ça sera peut-êtr' discuté
A Pâqu's ou à la Trinité.

Refrain

4

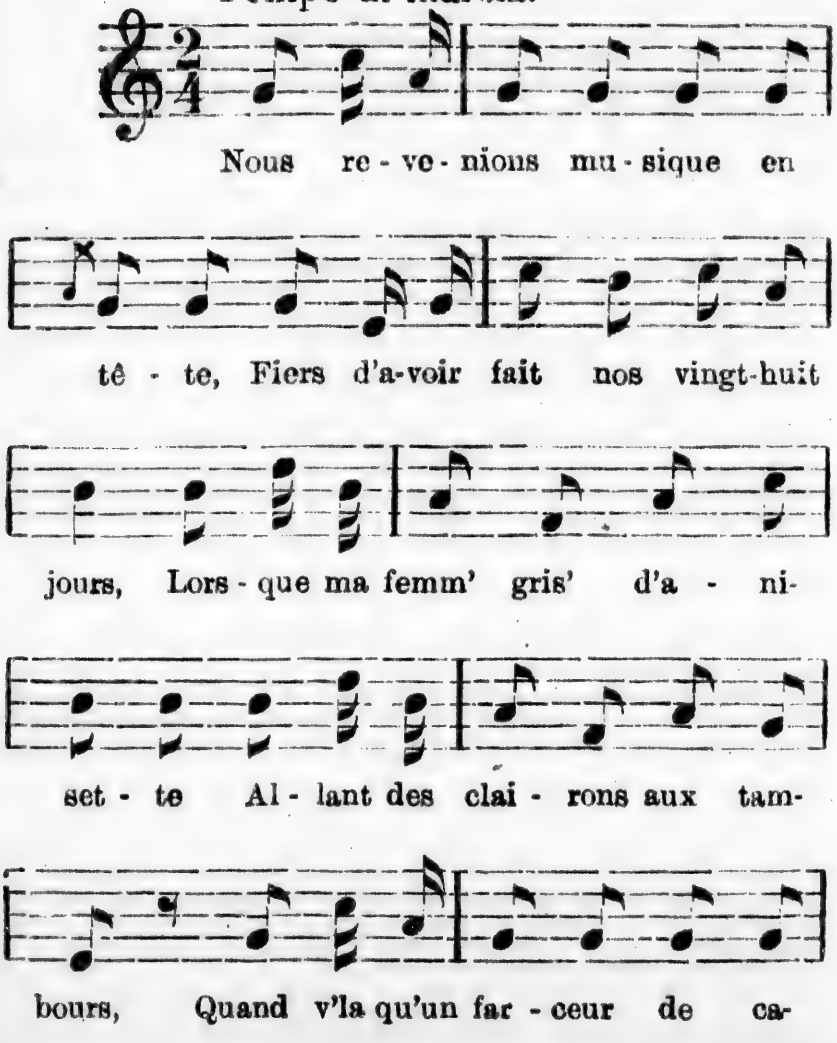
Je suis méprisé d'tous les gens
Des riches et des indigents,
Car mêm' à ceux qui sont prudents
Je cause de graves accidents.
La vill' le sait certainement
Car je lui coûte annuell'ment
En dommages, assurément,
Plus cher que je ne vaut vraiment.

Refrain

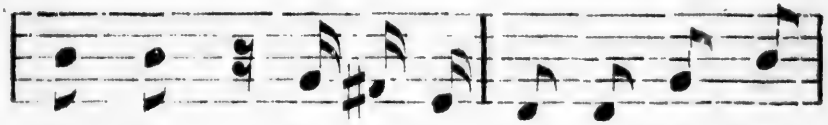
MADAM' PIOUPIOU

G. Poivilliers

Tempo di marcia.

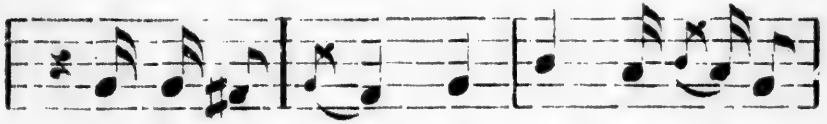


ser - ne, Lui fit en - dos - ser sa gi-



ber - ne, Et le ha - sard le croi - riez-

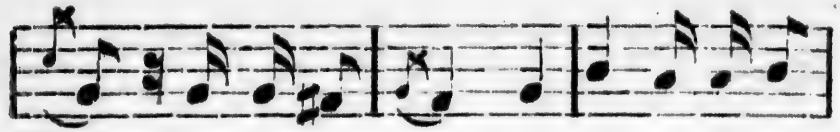
vous, Vou - lut qu'la gi - bern' eut un trou.



A - lors les à pro - pos sui - vent les

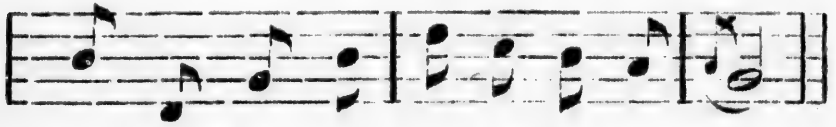
jeux de mots, Le ca - po - ral et le ser-

gent, Ri - go-laient a - vec l'ad - ju-



dant Bien-tôt le ba - tail-lon, Ce qui ne

fut pas long A - vec les gos - ses qui sui-



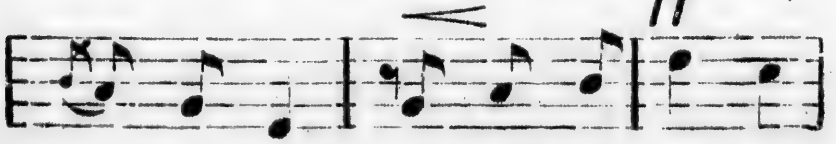
vaient Cri - aient plu - tôt qu'ils ne chantaient.

Refrain. *ff*

O - hé Ma - dam' Piou - piou Ma dam' piou-

piou, Vous avez un trou a vot' gi-

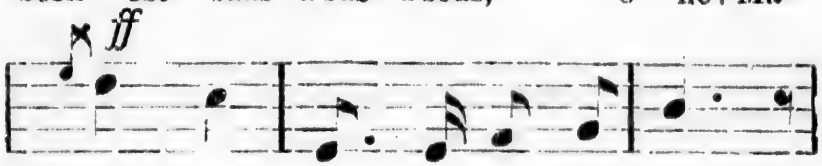
ff



ver - ne, R'lu - quez donc der rièr'

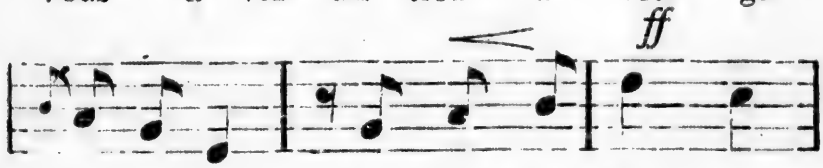
vous, Par der - rièr' vous, vo - tre gi-

bern' est sans d'sus d'sous, O - hé ! Ma-

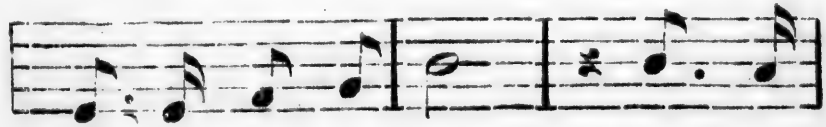


dam' Piou - piou, Ma dam' Piou - piou.

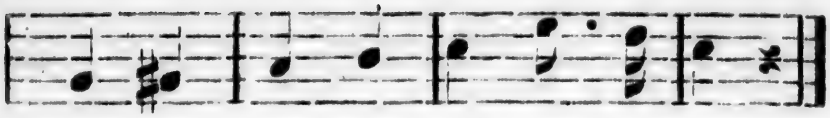
Vous a - vez un trou à votr' gi-



ber - ne, R'lu - quez donc der - rièr'



vous par der - rièr' vous. Votr' gi-



bern' à un p'tit trou un p'tit trou.

2

De plus en plus sur notre route
La foule allait en grossissant,
Et ma femme, coûte que coûte
Marchait toujours en rigolant
Ce fût pour moi je vous l'assure,
Une singulière aventure
Mais il fallait subséquemment,
Suivre la march' du régiment.
Et comm' nous défilions
Tout's les conversations
Se déroulaient naturell'ment
Sur ma femm' et son fourniment,
Et d'un commun accord,
Le grand tambour major,
Voyant ma temm' si bien dans l'train
Ce mit à chanter ce refrain.

Refrain

3

En arrivant à la caserne
On fit mander le colonel,
Pour constater si la giberne
N'avait rien d'surnaturel,
Ce ne fut pas petite affaire,
Car le ministre de la guerre,
Demanda pourquoi et comment,
Tout l'monde suivait le régiment.

Alors not' général,
Homme bon et jovial,
Conta si bien le boniment
Qu'on fit faire le désarmement.
Et par un demi-tour,
Sans clairon ni tambour,
Nous sortim's en applaudissant
La foul' qui allait en chantant.

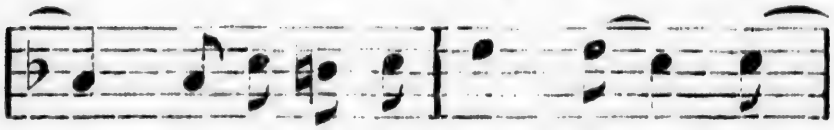
Refrain

LE JUS DE BOURGOGNE

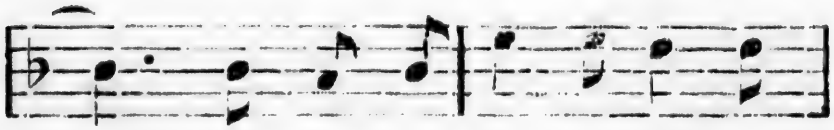
MIREC.

Moderato. *bien cadencé.*

Y'n a qu'on la bouch' dé - li-



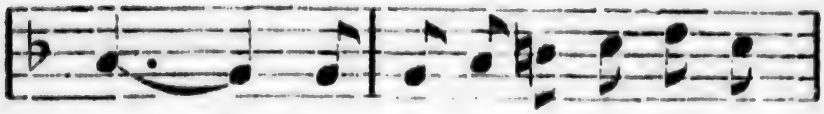
ca - te, Qui n'aim'nt que l'Cham-pagn' ou l'Bor-



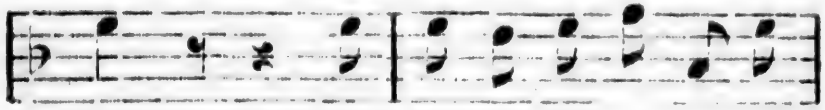
deaux' Moi n'im - por - te quel vin me

flat - te, Dès l'ins-tant que je l'bois sans

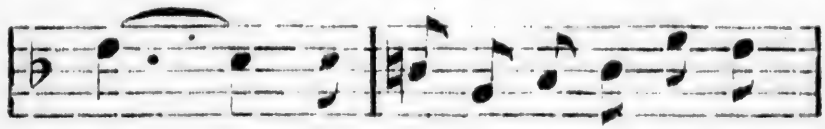
eaux..... Pour - tant, je le dis sans ver-



go - gne, Pour moi, le roi des jus d'rai-



sin, C'est le pi - co - lo de Bour-



go - gne Qui m'ins-pi - re ce doux ra-

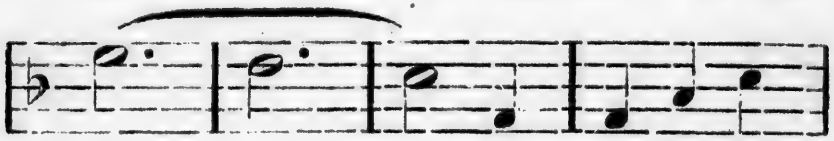
Mouv't de Valse.

frain..... Le jus de Bour-

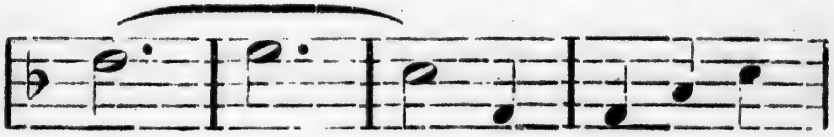
go - - gne M'é - gay - e la

tro - - gne..... Il me

rend tout dro - li - chon..... Et tout



fo - - chon, Le vin de Bour-



go - . gne, M'é - gay - e la

tro - . gne..... Oui, quand

j'ai mon p'tit pom - pon,..... Je me

sens tout fo - li - chon.....

2

De sang pur il emplit mes veines,
Il met du baume dans mon cœur,
Et, par ses caresses sereines,
Mon esprit est de bonne humeur.
Par lui l'existence m'est rose,
Pas de chagrins, pas de tourments,
Surtout pas d'bell' mèr' qui me glose,
Plus d'légitime, ni d'enfants.

Refrain

3

Lundi dernier, notre ami Pierre,
Au Vésinet s'est laissé choir,
De l'accompagner au cim'tière
Nous nous sommes fait un devoir.
Après on boulotta l'fromage
Et l'on absorba tant d'litrons,
Qu'en revenant dans le village,
Même les carrés étaient ronds.

Refr

4

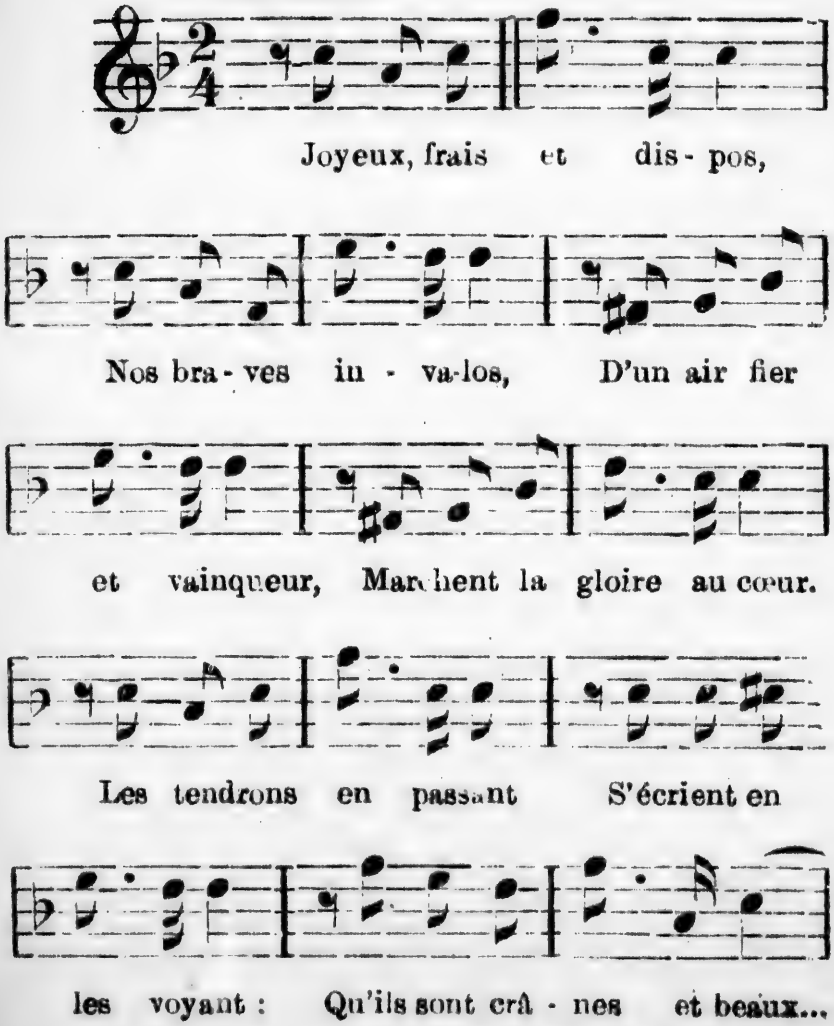
L'autre jour, de mon ami Jules,
Je devais être le témoin,
Mais, je m'allume la capsule,
Et quand j'arriv' sur le terrain.
Je dis tout en fondant en larmes ;
Ce combat n'est pas rigolo,
Moi, je n'admets pas d'autres armes
Que les p'tits canons d'picolo.

Refrain

NOS INVALOS

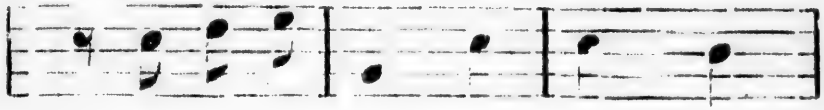
F. Chaudoir-Beretta

Refrain.

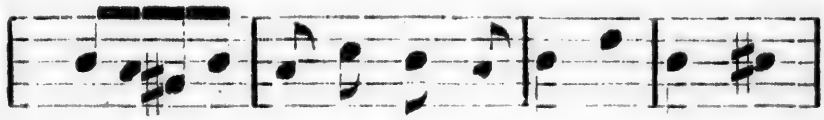


..... Nos bra-ves in - va - los.

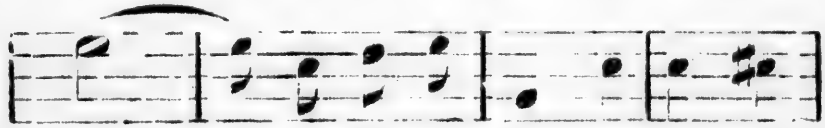
Couplet.



En a-mour tout comme à la

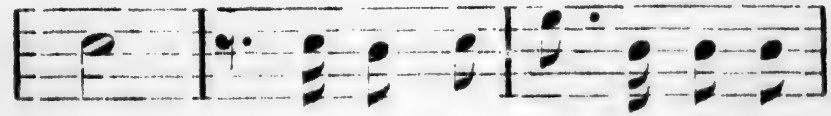


guer - re, Ils o pèr'nt de la mèm' ma-

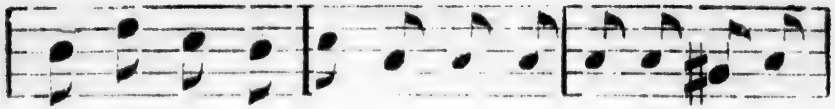


niè - re Lorsqu'ils voient un mi-nois mu-

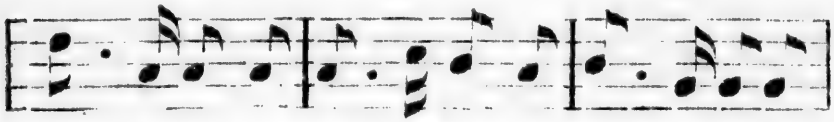
tin..... Ils commenc'nt par son - der l'ter-



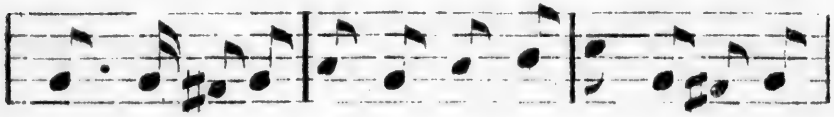
rain, En - suite ils at - ta-quent la



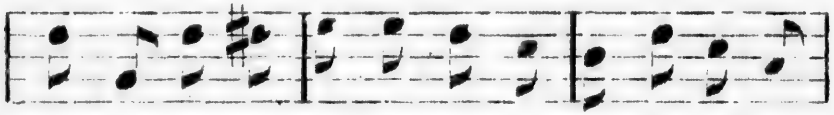
bell' Comm' qui di-rait un' ci - ta delle Ils ob - ser-



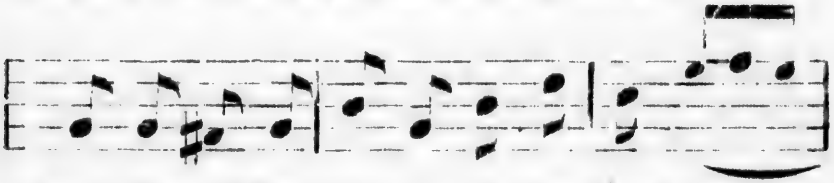
vent les ma-me-lons, Puis ils font don - ner les ca-



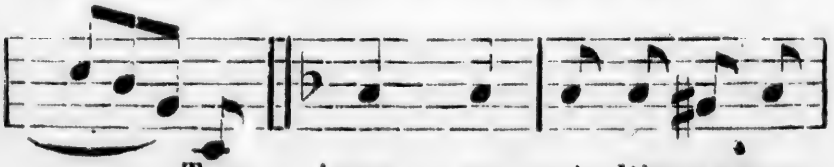
nons Si la bell' se laiss' prendre au piège, Ils or-ga-



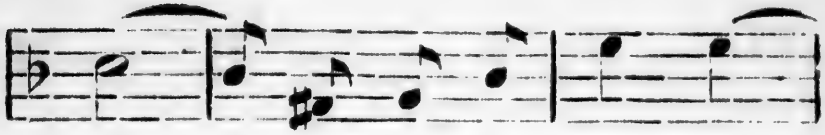
nis'nt l'é - tat de siège, Et s'install'nt sans plus de fa-



çons, Au-tour des for - ti - fi - ca - tions.



Tou - jours en quêt, D'une a-mou-

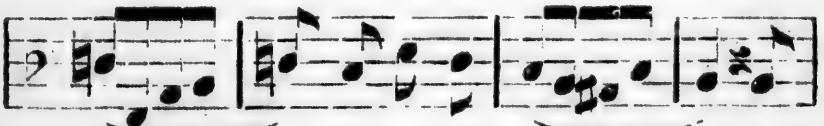


ret - te, Ils font les yeux doux.....

..... Aux pe - ti - tes nou - nous, L'ar - til - le-

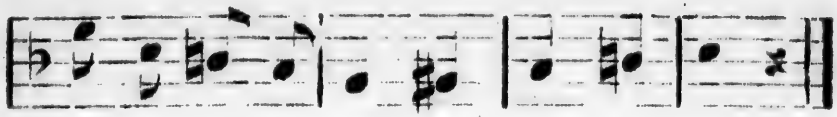
ri - e, Est en fu - ri - e, Les tour -lou-

rous, En sont ja - loux. Les cui - si-



niè - res, Les can - ti - niè - res, Les

bonn's d'en - fants ont des bé - guins des, bé-



guins, Pour ces rudes et fa - meux la - pins.

2

Ils ont tous à travers le monde
Courtisé la brune et la blonde,
Aux algériennes au teint noir,
Ils ont jeté plus d'un mouchoir,
Les africain's aux fines hanches,
Les négress's, les bronzé's, les blanches,
Ont été ravagé's là-bas
Par ces hardis et bons soldats,
Aucune ne disait : Macache,
Ell's étaient foll's de leur moustache,
Et s'écriaient : Français bono,
Cœur bésef kif kif bourricot.
Toujours en quête,
D'une conquête,
Vous pouvez les voir,
Le matin et le soir,
En embuscade
Sur l'esplanade
Guettant cré nom!
Un cotillon,
Et si la belle
Est trop cruelle,
Ils offrent un litre à dix ronds,
Leur cœur et deux sous de marrons.

Refrain

3

Lorsqu'ils étaient en Italie,
Mainte Piémontaise jolie,
A leur retour de Magenta,
Leur fit goûter la polenta,

Pendant qu'en buvant l'alicante,
Une voix douce et provoquante
Leur murmurait pianissimo
Mio caro, carissimo.
Sur la route de la Crimée,
Plus d'une séduisante almée
A conservé, cré mille-z-yeux,
Une mèche de leurs cheveux.
Toujours en quête
D'une brunette,
Des cœurs amoureux,
(Cré nom!) Y en a qu'pour eux.
On les adore,
On les implore,
Lançant d'doux r'gards
A ces lascars,
On voit les bonnes,
Les plus mignonnes,
Venir leur demander des l'çons
Pour la conquêt' des vieux garçons.

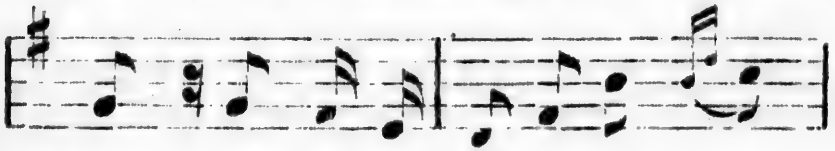
Refrain

LE BEAU NICOLAS

L. Darcier

J'suis Ni - co - las, l'coq du vil-

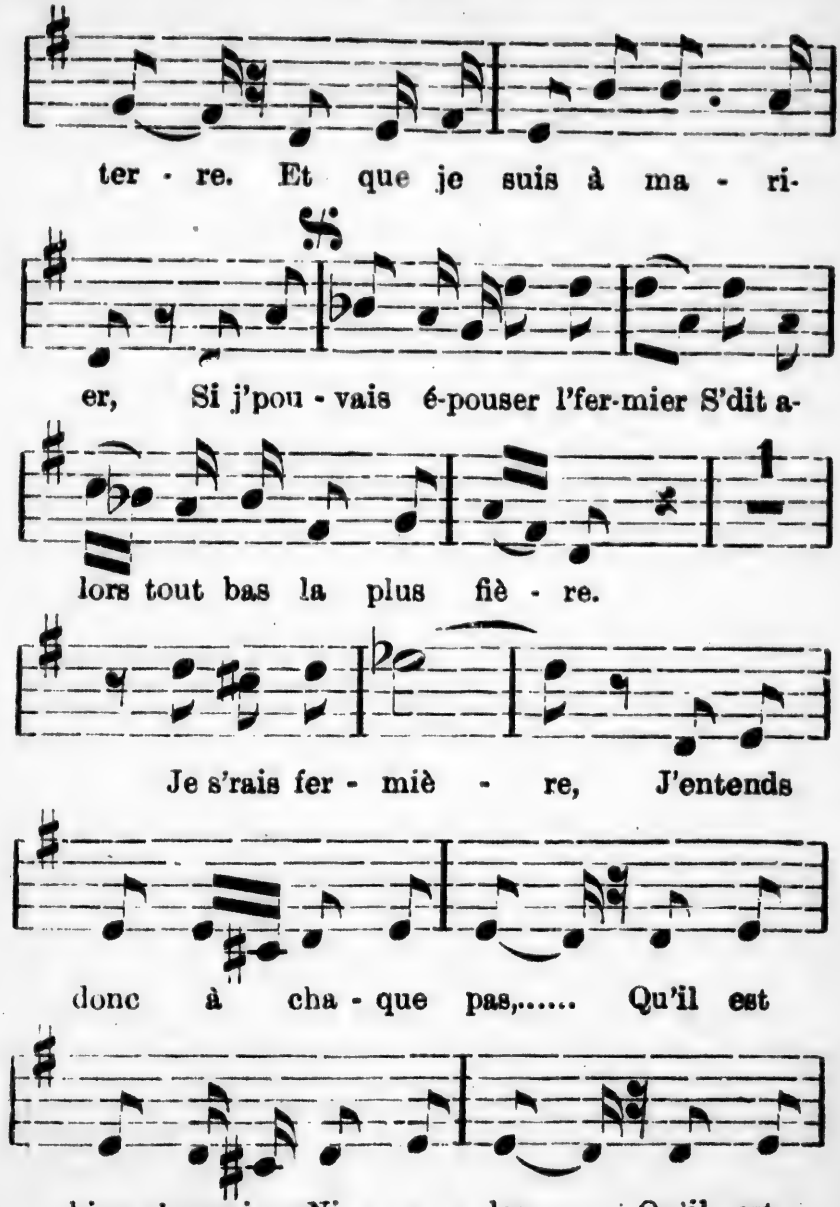
la - ge, Le plus beau fer - mier d'a - len-

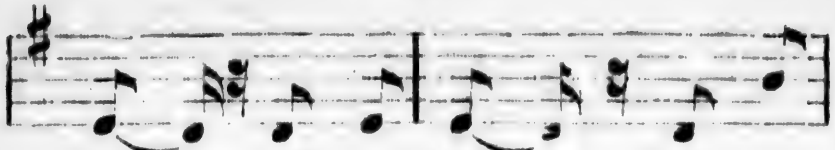


tour. Aus - si la fil le la plus

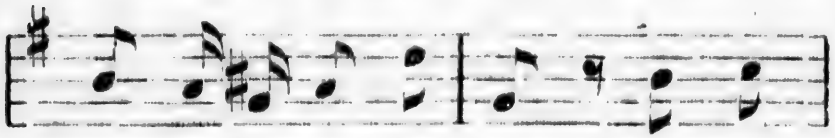
sa - ge, Me cli - gne d'l'œil et m'fait la

cour, C'est que j'ai trente a - cres de

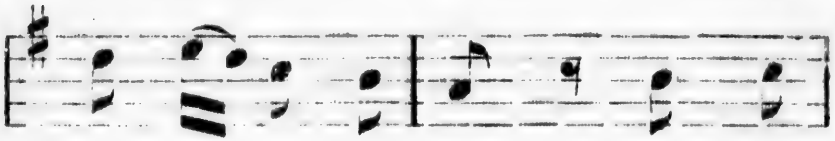

ter - re. Et que je suis à ma - ri-
er, Si j'pou - vais é-pouser l'fer-mier S'dit a-
lors tout bas la plus fiè - re.
Je s'rais fer - miè - re, J'entends
donc à cha - que pas,..... Qu'il est
bien c'monsieur Ni - co - las,..... Qu'il est



bien..... qu'il est bien..... Qu'il est

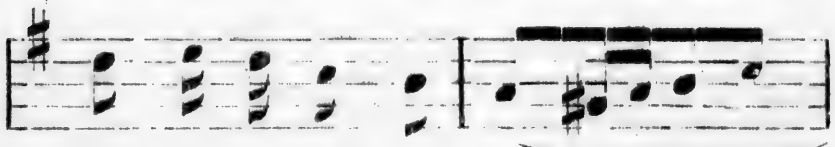


bien c'monsieur Ni - co - las, J'en-tends

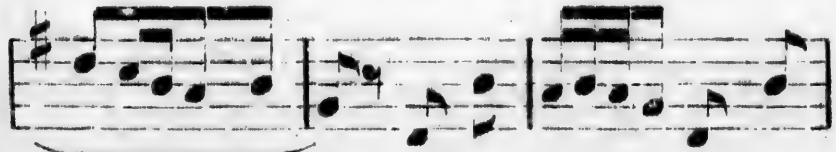


donc à cha - que pas, Qu'il est

bien c'monsieur Ni - co - las, Qu'il est



bien c'monsieur Ni - co - las.....



..... Qu'il est bien Qu'il est

bien qu'il est bien c'monsieur Ni - co - las.

2

Le dimanch' quand j'vais à la messe,
Avec mon pantalon d'Nankin,
De m'saluer chacun s'empresse,
Dam', c'est qu'j'ai l'air drôl'ment faquin.
En passant devant chaqu' chaumière,
Je lanc' mon coup d'œil meurtrier,
Si j'pouvais, etc.

3

Dans les grands prés quand je m'dandine
Et que j'prends mes airs séducteurs,
En jouant avec ma badine,
C'est là que j'enlève les cœurs,
De tous côtés, devant, derrière,
Je les vois tous s'estasier,
Si j'pouvais, etc.

4

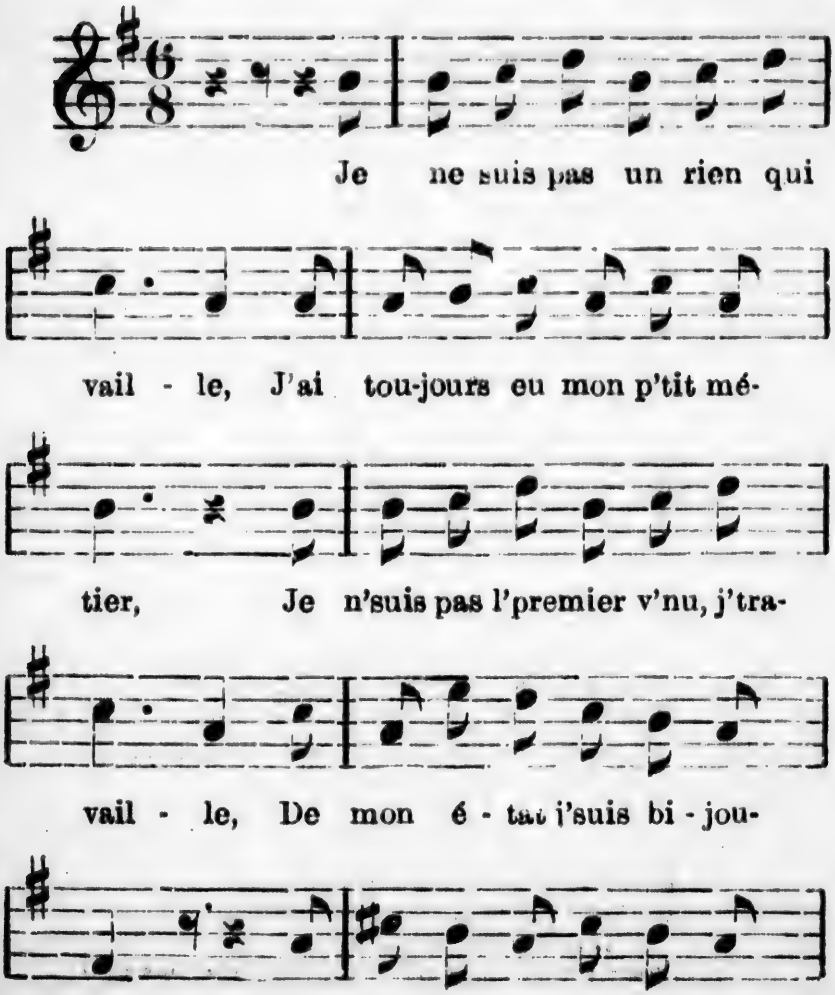
C'est bien autre chose à la danse,
C'est là que vraiment j'fais fureur,
Avec tant d'grâce je m'balance
Que chacun' me veut pour danser.
Aussi je crains que monsieur l'maire,
Me voyant tout incendier,

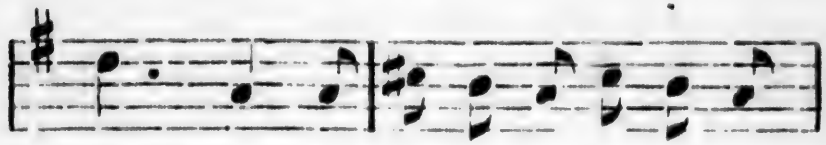
Refrain

Un jour ne me vienne prier,
Devant la Commun' tout entière,
D'choisir une fermière,
Pour qu'on entend' plus à chaqu' pas : } *bis*
Qu'il est bien c'monsieur Nicolas

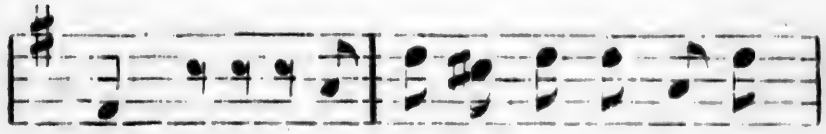
SI TU T'EN VAS...

PAUL BOURGÈS

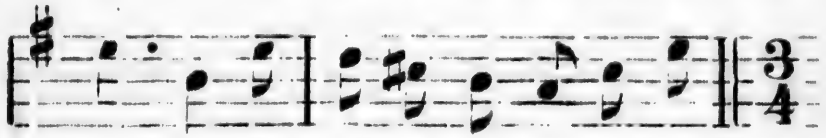




bais - se, Le pa - tron ba - lance un co-

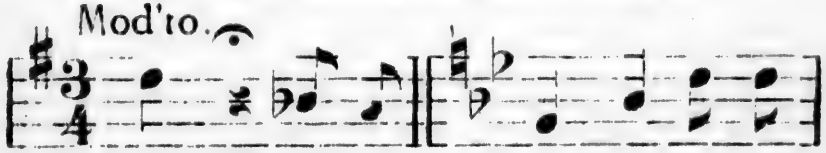


pain ; Quand le co - pain passe à la

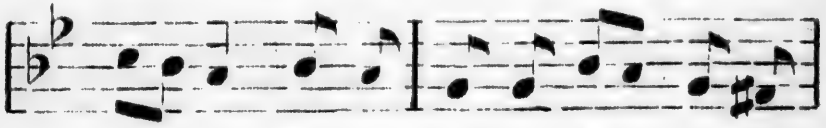


cais - se, En chœur nous chantons ce re-

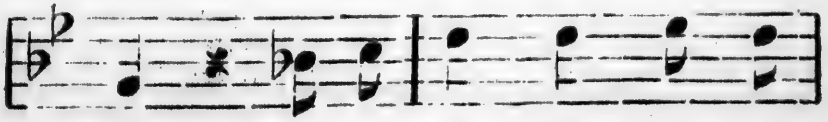
Mod'to.



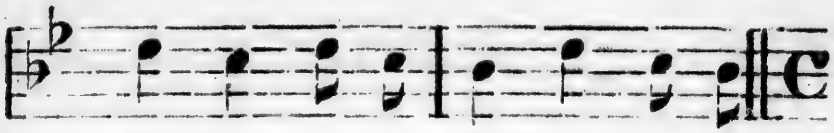
frain. Tu t'en vas et tu nous



quit - t s, Tu nous quit - tes Et tu t'en

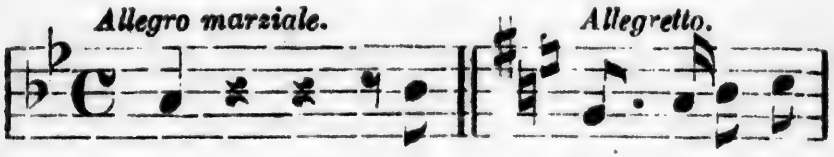


vas. Si tu t'en vas paye un



li - tre, paye un litr' si tu t'en

Allegro marziale. *Allegretto.*



vas, Une, deux. A - vant de t'en al-

ler, Tu vas nous ré - ga - ler.

2

L'autr' jour chez un troquet j'entre,
Et j'demande un Bri' bien coulant,
Car midi sonnait dans mon ventre,
Mais jugez de mon étonn'ment ;
A peine avais-j' tourné la tête
Que j'vois que l'Bri' s'était r'tiré,
I' n'restait plus rien sur l'assiette ;
Alors en riant j'ai chanté :

Refrain

3

Tenez d'vant vous faut que j'm'épanche
Je m'piqu' d'être un homm' comme il faut
Et le nez, quelquefois le dimanche,

J'l'avou', je bois, c'est mon défaut.
Ma femm' me dit quand ça m'arrive,
Gard' les marmots, j'vas faire un tour,
Et moi qui suis rond comme un' grive,
J'lui chante en galant troubadour :

Refrain

4

J'achète un' pair' d'chaussur's vernies,
A douz' cinquant' sur le boul'vard ;
Je m'dis : Dans d'chouett's cérémonies,
Avec ça je serai flambard.
J'les ai mis's tout juste un' journée,
Car j'm'aperçus en m'baladant
Que cell' de droite était crevée ;
Alors j'lui chantai en blaguant :

Refrain

5

Je m'rappell' qu'au jardin des plantes,
J'allais me prom'ner très souvent,
C'est là que j'mangeais mes petit's rentes.
J'ach'tais du pain à l'éléphant.
Un jour à sa portion j'ajoute
Un plus gros morceau pour finir,
Et comme il avait soif sans doute,
L'éléphant dit m'voyant partir :

Refrain

6

Ma bell' mèr', voyez comm' ça tombe,
Vient de rendre son âme à Dieu ;
J'ai voulu venir sur sa tombe
Pour lui dire un dernier adieu :

" Pour moi l'existence est amère,
" Sans toi, que vais-je devenir ?
" Allons ! adieu, pauvre bell'-mère,
" Puis j'ajoute avec un soupir :

Refrain

7

Maint'nant qu'ma chanson est finie
Cher public qui m'applaudissez,
Je vous attends à la sortie,
Et c'est vous qui régalerez.
Mais à mon tour je vous demande
Le droit d'vous offrir un litron ;
Si vous v'nez tous les soirs en bande,
Avec moi chanter cett' chanson :

Refrain

LES PIEDS D'MA SŒUR

CH. POURNY.

Allegretto.

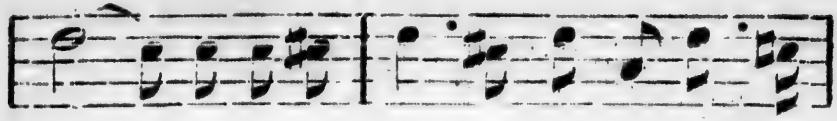
On a chan - té les lys, les pa - que

ret - tes, Les bou - tons d'or, les frais li - las en

fleurs, On a chan - té les pinsons, les fau-

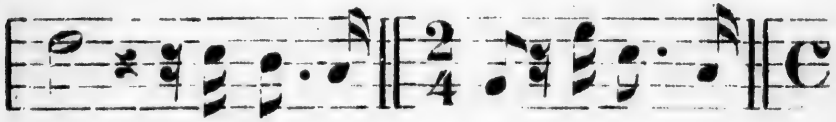
vet - tes, les ros - si - gnols et les ruisseaux ja-

seurs. On a chan - té l'a-mour la po - é-



si - e, Le front de Rose et les yeux de Lu-

ci - e Moi qui n'suis pas la moi - tié d'un far-



ceur, J'vais vous cha - ter J'vais vous chan-

ter les pieds d'ma sœur.

2

Ma sœur est blonde et sa taille divine,
Sa gorge est blanche et ses bras potelés,
Chacun admire sa jambe ronde et fine,
Sur la Vénus ses traits sont modelés.
Elle est enfin la perfection même,
Au même instant qu'on la connaît on l'aime,
Mais en tous lieux on s'écrie : Ah ! malheur!
Sitôt qu'on voit (*bis*) les pieds d'ma sœur.

3

Je ne saurais vous en donner l'idée,
Je ne puis leur trouver d'équivalent.

Du Sud au Nord, dans aucune contrée
On n'a jamais rien connu d'aussi grand.
Pourtant j'ai vu bien des pieds sur la terre ;
Des pieds d'salade et des pieds d'dromadaire,
J'ai même vu les pieds d'un vieux facteur...
C'n'était rien près (*bis*) des pieds d'ma sœur.

4

Je vis un jour voguant sur l'Atlantique
Deux grands vaisseaux à l'aspect imposant,
Et j'admirai leur forme magnifique
Qui s'balançait sur l'humide élément.
Soudain, devant ce spectacle grandiose,
Mon cœur battit et j'en compris la cause,
Car en r'gardant ces bateaux à vapeur
Ça me rapp'lait (*bis*) les pieds d'ma sœur.

5

Dimanch' dernier, j'allai chez ma tant' Rose.
Elle demeure à Versailles, et ma foi,
Comm' c'est très près et qu'ça coût' fort peu d'chose.
J'priai ma sœur de venir avec moi.
Lorsqu'au moment de nous mettre en voyage,
On m'fait payer un excédant de bagage,
J'voulus réclamer, mais y avait pas d'erreur,
Car c'était pour (*bis*) les pieds d'ma sœur.

6

Dans l'Sahara sur le désert de sable,
Ma sœur et moi nous avons voyagé ;
Sa compagni' m'fut toujours profitable
Et j'admirai tout' son utilité ;
Combien de fois sous un soleil torride,
Quand de repos mon corps était avide,
J'pus m'abriter contre une affreuse chaleur
A l'ombre des (*bis*) pieds de sœur.

7

Un jour on vint la d'mander en mariage,
Et j'invital l'jeune homme à déjeûner ;

Je l'fis asseoir près d'ell' suivant l'usage,
Me réjouissant d'les voir se rapprocher.
Quand tout à coup il m'dit avec surprise :
—Dessous la table ya sans doute un' valise ?
—Non ! lui réponds-j', d'un air plein de douleur,
Hélas ! ce sont (*bis*) les pieds d'ma sœur.

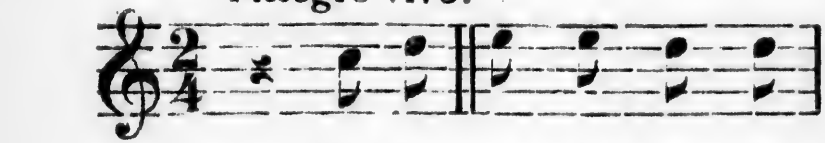
8

Il prit la fuite et d'puis dans ma famille,
Vingt soupirants sont v'nus la r'demander ;
Ils trouvaient tous sa tête assez gentille,
Mais de ses pieds aucun n'voulait s'charger.
S'il ya quelqu'un qu'ait chez lui beaucoup d'place,
Qu'il vienn' la voir, là, dans la rue en face,
Numéro dix, auprès du parfumeur,
C'est là qu'demeur'nt (*bis*) les pieds d'ma sœur.

AH ! C'T'AFFAIRE !...

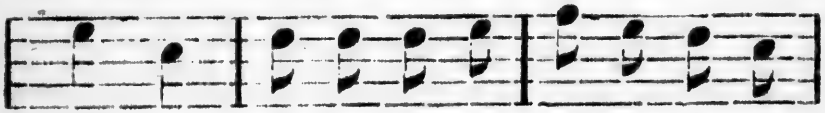
ALBERT PETIT.

Allegro vivo.

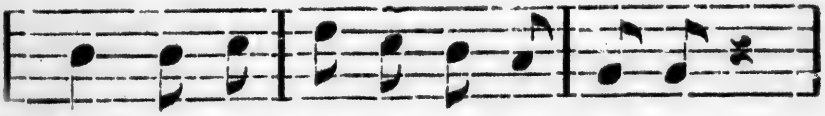


L'autr' jour a - yant trop man-

gé, De pain d'é-pice à Nan - ter - re,



Ah ! c't'af - fai - re ! J'a - vais l'es - prit dé - ran-



gé On m'mèn' chez l'a - po - thi - cai - re.

Ah ! c't'af - fai - re ! Ah ! c't'af - fai - re !

2

De l'homme à la têt' de veau
La femm', qui devient très fière,
Ah! c't'affaire!
Pour le changer en taureau,
S'promène à la Grenouillière,
Ah! c't'affaire!

3

J'mange un' gib'lotte en plein vent,
L'autre jour, à la barrière,
Ah! c't'affaire!
Quand soudain j'sens sous ma dent
Craquer un morceau de gouttière,
Ah! c't'affaire!

4

Au bal je suis intrigué
Par un gross' particulière,
Ah! c't'affaire!
Après l'champagne, ah! c'que c'est gai!
Je démasque ma bell'-mère,
Ah! c't'affaire!

5

D'un' cocotte à falbalas,
Je me toqu' la s'main' dernière,
Ah! c't'affaire!
Au souper, dans l'chapon gras,
Ell' laiss' sa dernièr' molaire,
Ah! c't'affaire!

6

Un banqu'routier bien connu
File à Bruxell's en première,
Ah! c't'affaire!
Sa femm' jur' qu'il part tout nu
Et qu'il va crever d'misère,
Ah! c't'affaire!

7

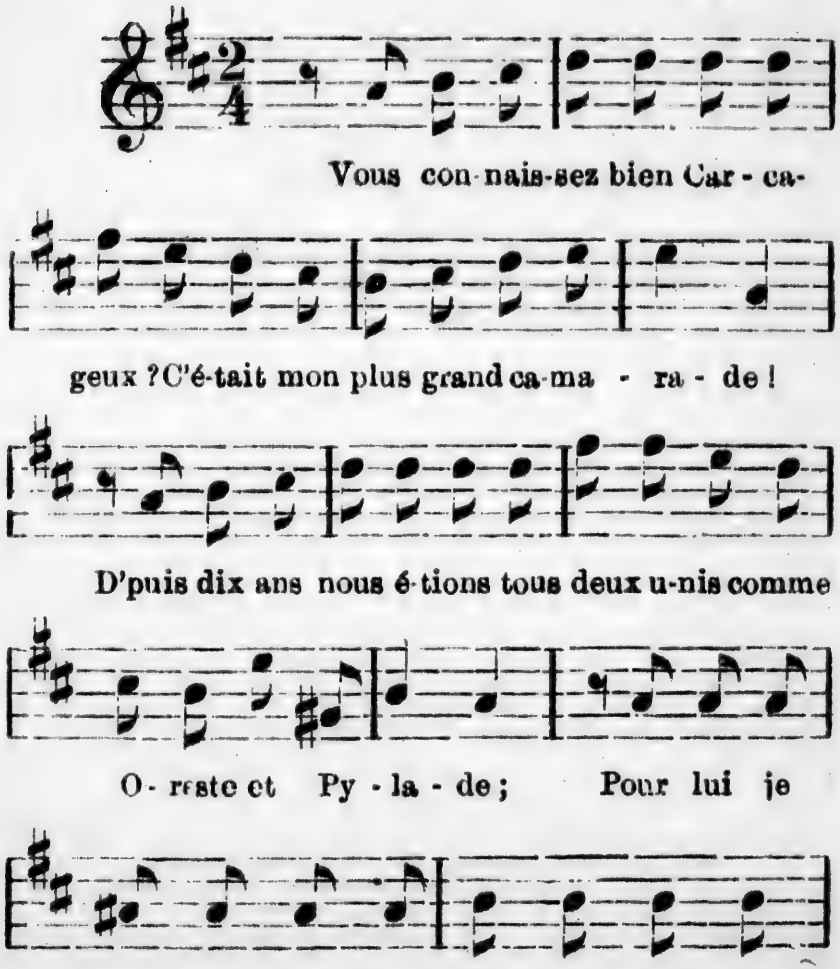
En Turquie, un décavé
Croit faire un' fortun' princière,
Ah ! c't'affaire !
Un pacha, comm' poste élevé,
Lui donne un paratonnerre,
Ah ! c't'affaire !

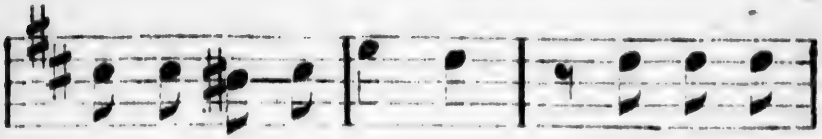
8

On vient, dit-on, d'inventer
Un' nouvell' machin' de guerre,
Ah ! c't'affaire !
Moi j'en cherche un' pour dompter
Cett' bêt' féroc' la bell'-mère,
Ah ! c't'affaire !

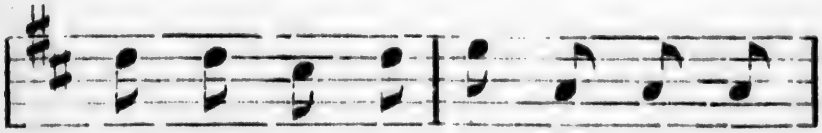
I' M'A R'FUSÉ SON PARAPLUIE

CH. POURRY.

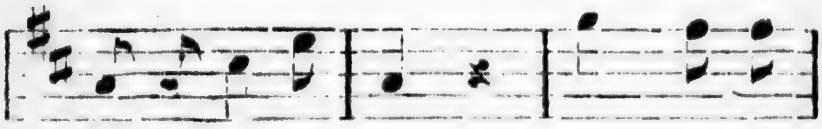




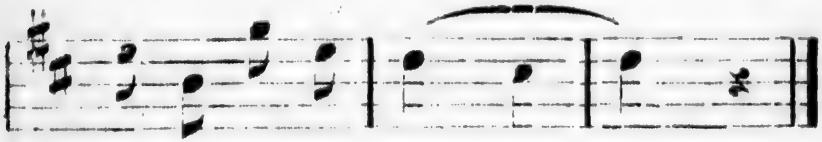
rais don - né ma vi - e ! Ma sœur al-



lait l'prendr' pour é - poux... Eh bien, c'ma-



tin... le croi-riez-vous ? I' m'a r'fu-



sé son pa - ra - plui - e'

2

Carcagneux déjeûne au bureau,
Moi, j'prends tous mes r'pas ru' Saint'-Anne ;
C'matin, quand i' tombait tant d'eau,
Pour m'abriter, j'n'avais qu'ma canne ;
J'lui dis : Prêt'-moi donc ton pépin,
J'ai laissé l'mien chez Rosalie ?
Te l'prêter, qui m'répond soudain,
Non... Vous voyez, mon galurin !
I' m'a r'fusé son parapluie !

3

En arrivant au restaurant...
Ah, t'nez, j'en frémis quand j'y songe !
Mon pauvr' gibus était ruiss'lant ;
J'étais trempé comme une éponge.
Les habitués en r'aient entre eux.
Pitié ! pitié ! que je m'écrie...
Oui, j'suis fait comme un malheureux,
Mais c'est la faute à Carcagneux,
I' m'a r'fusé son parapluie !

4

J'vas dir' à Flor' : Tout est fini !
Cherche ailleurs un parti conv'nable ;
Celui qu'allait êtr' ton mari
S'est conduit comme un misérable !
L'esprit se refuse, ô ma sœur,
De croire à tant de perfidie,
Lui, dont je rêvais le bonheur,
I' m'a... j'en mourrai de douleur !
I' m'a r'fusé son parapluie !

5

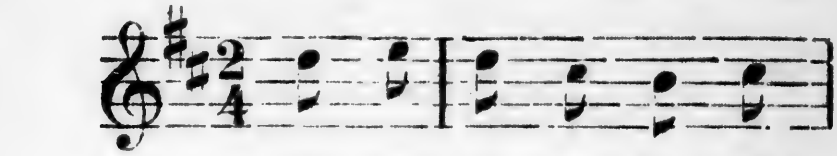
Me refuser son Robinson !
Ça fend les cœurs les moins honnêtes !
Lui qui, c't'été, v'nait sans façon
M'emprunter jusqu'à mes chaussettes !
Le voilà sur le ch'min fatal
Qui conduit l'homme à l'infamie !
Ingrat, égoïste et brutal,
Vous verrez qu'il finira mal !
I' m'a r'fusé son parapluie !

6

Trahi dans mes affections,
Sans un ami qui me comprenne,
J'ai perdu mes illusions,
Et j'erre comme une âme en peine,
Je sais le chagrin qui m'attend
Si je restais dans ma patrie...
Je pars, je m'exile.... et pourtant...
Non, plus de beaux jours à présent
I' m'a r'fusé son parapluie!

C'EST TOUT C'QUE J'PEUX FAIR' POUR VOUS!

CH. POURNY.

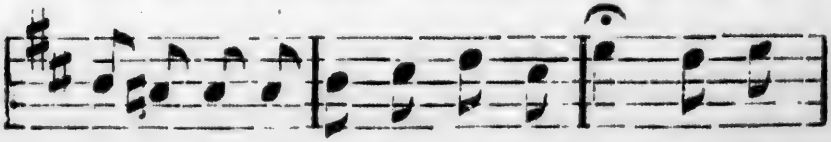


Un jour, à cour d'as - si-

si - ses, Un ban - dit qu'en a fait

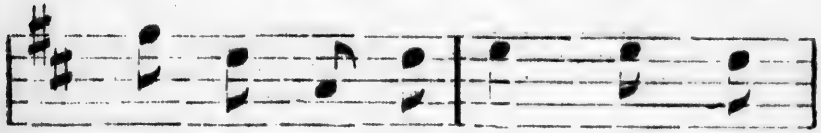
d'gri - ses, Demande à M'ssieu l'Prési-dent Qu'il soit

pour lui très clé-ment ; L'prési-dent, qu'est dé - bon-

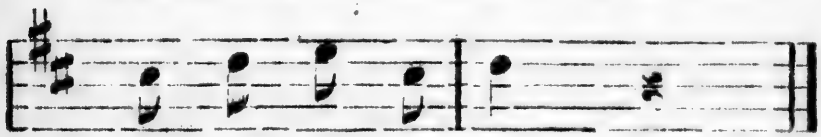


nai - re, Lui dit d'son ton le plus doux : J'vous mets

cin quante ans d'ga - lè - re, C'est tout



c'que j'peux fair' pour vous, C'est tout



c'que peux fair' pour vous.

2

Un mandiant vers moi s'avance,
S'disant aveugle d'naissance,
Mais j'avais vu l'animal
Lisant au loin son journal ;
J'dis à c'tireur de carotte,
En lui donnant, en fait d'sous,
Un d'mes vieux boutons d'culotte :
C'est tout c'que j'peux fair' pour vous.

3

L'autre jour un' de mes tantes
M'emmène au Jardin des Plantes
Solliciter un emploi
Au directeur de l'endroit ;
Celui-ci lui dit :—Madame,
Par égard j'vous prends chez nous
Pour friser l'hippopotame,
C'est tout c'que j'peux fair' pour vous.

4

Hier, mon propriétaire
Me dit :—Vous d'vez une affaire
De cinq cents francs pour loyer,
Que j'vous engage à m'payer.
—Rien qu'à cinq cents francs ça monte,
M'écriai-je, ah ! vertuchoux !...
Tenez, v'là trent' sous d'à-compte,
C'est tout c'que j'peux fair' pour vous.

5

Dimanch' dernier, à Suresne,
J'vois au beau milieu d'la Seine,
Le concierg' de ma maison
En train d'boire un rud' bouillon.
—Sauvez-moi ! m'cri' mon concierge...
Mais j'réponds à c'vieux gripp'-sous :
J'cours vous faire brûler un cierge,
C'est tout c'que j'peux fair' pour vous.

6

Au bain, jugez d'ma surprise,
On me prit jusqu'à ma ch'mise.
Or, au patron qu'était là,
J'dis :—J'peux pas sortir comm' ça ;
Y m'répond :—J'fais pas des r'cettes
Pour payer c'qu'on vol' chez nous ;
J'vais vous prêter des chaussettes,
C'est tout c'que j'peux fair' pour vous.

7

—Dans ma corbeill' de mariage,
Qu'allez-vous mettre comm' gage
De notre prochain hymen ?
M'dit ma future un matin.
J'lui répondis :—Véronique,
Au lieu d'dentelle et d'bijoux
Je vais y mettre un' bonn' trique,
C'est tout c'que j'peux fair' pour vous.

8.

Comm' je n'avais qu'un carosse
Pour dix personn's, à ma noce,
Je n'en pu fair' monter qu'neuf,
Et c'était plein comme un œuf ;
Mais l'cocher m'dit :—Mon p'tit père,
Ya la plac' du chien en d'ssous,
Fourrez-y donc votr' bell'-mère,
C'est tout c'que j'peux fair' pour vous.

II

Lorsque la nuit étend ses voiles,
D'un bout à l'autre de Paris,
Plus nombreuses que les étoiles
On les voit sortir de leurs nids;
Elles se dirigent vers le centre
A la recherche des pigeons,
Avec la faim d'un loup dans l'ventre
Et l'estomac dans les talons.
Devant ces féroces appétits
Découvrez-vous mes chers amis !

Au refrain

IL AURAIT DU M'PRÉV'NIR

EMILE DUHEM.

J'in - vit' l'autr' soir, à la bar-

rière, L'a - mi Ta - pa - l'œil à dî-

ner, Pen - dant deux heur's on fit bonn'

chère, Mais quand sur - vint l'mo - ment d'pay-

er : J'ai pas l'sou, que j'dis, Il ri-

post' : J'ai pas un rond, vieux Ca - si-

mir. On nous a m'nés tous deux au

pos - te... (*Parlé*) Voyons il aurait dû m'prév'nir !...

2

Sa femme est un' luronne gentille,
Qu'a deux grands yeux beaux comm' le jour ;
Le sexe, moi, ça m'chatouille,
Et l'autr' fois j'lui f'sais un doigt d'cour,
J'lutinais c'te jeunesse accorte,
Car son mari venait d'sortir,
Mais v'là qu'c't'animal rouvr' la porte...
Voyons, il aurait dû m'prév'nir !

3

Je suis distingué d'ma nature,
Vous d'vez vous en apercevoir...
Chez un' grand' dame de haut' tournure
Tapalœil me mên' certain soir.
Il f'sait très chaud ! en bras d'chemise,
Je m'mets ne pouvant plus y t'nir :
—Sortez ! s'écria la marquise....
Voyons, il aurait dû m'prév'nir !

4

L'autre matin à propos d'sa fête,
Il nous invite chez le traiteur ;
Le r'pas était vraiment très chouette,
Un balthazar, parole d'honneur.
C'qu'on buvait, c'était pas d'l'eau seine,
J'en ai tant pris que pour finir
J'suis pas rentré chez moi d'la s'maine...
Voyons, il aurait dû m'prév'nir !

5

Avec lui j'm'en vais au théâtre,
On jouait un drame qu'était très noir ;
J'lui dis pour moi c'est pas folâtre,
J'peux pas pleurer, j'n'ai pas d'mouchoir.
Au milieu d'un' tirade émue
J'm'écrie : Ah ! mine', j'peux plus m'ret'nir ;
L'cipal nous a j'tés dans la rue...
Voyons, il aurait dû m'prév'nir !

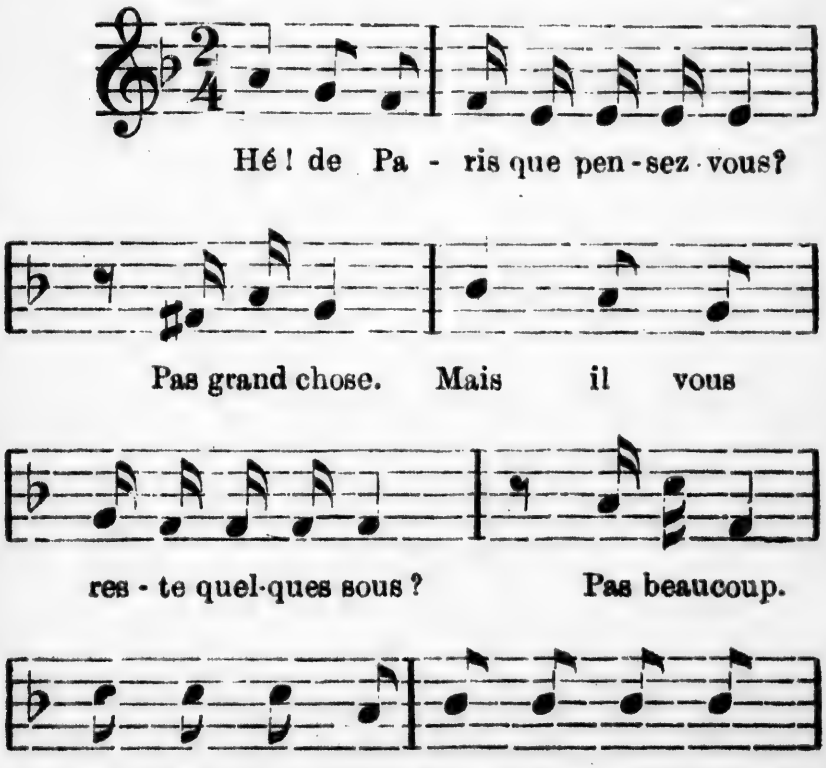
6

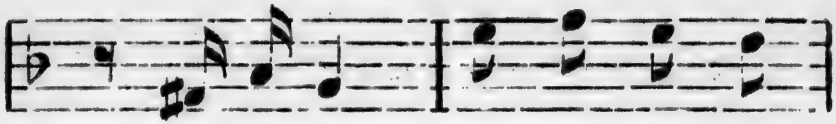
Chez un d'ses copains d'la Villette,
Il m'invite un soir à dîner,
En m'disant c'est un homm' très chouette
Qu'est dégustateur chez Richer,
Avec lui je pars de confiance,
Croyant manger avec plaisir,
Mais tout sentait les lieux d'aisance...
Voyons, il aurait dû m'prév'nir !

PAS GRAND'CHOSE ET PAS BEAUCOUP

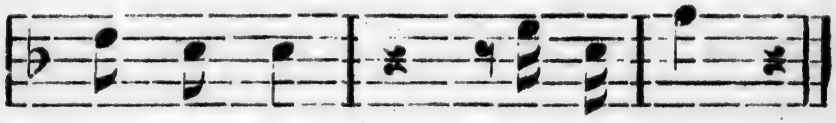
FÉLIX CHAUDOIR.

(*Parlé.*) Constant est depuis trois mois à Paris, il va s'en retourner à Concarneau complètement ratissé, quand je le rencontre à la gare ; et le dialogue suivant s'établit entre nous :





Pas grand chose. Ça! vaut mieux que



rien du tout, Constant ? Cer-tain' - ment.

2

De nos danseus's que pensez-vous ?
Pas grand'chose.
Yen a qui sont de vrais bijoux ?
Pas beaucoup.
Mais ell's laiss'nt voir jusqu'aux genoux ?...
Pas grand'chose.
Bref, ça vaut mieux que rien du tout, Constant ?
Certain'ment.

3

D'nos tragédienn's que pensez-vous ?
Pas grand'chose.
Yen a d'très grass's sous leurs froufrous ?
Pas beaucoup.
En fait d'appas ell's ont surtout ?....
Pas grand'chose.
Bref, ça vaut mieux que rien du tout, Constant ?
Certain'ment.

4

Des jeun's rosièr's que pensez-vous ?
Pas grand'chose.
Mais y en a quéqu's bonn's, après tout ?
Pas beaucoup.

Qu'apport'nt en dot à leurs époux ?...
Pas grand'chose.
Bref, ça vaut mieux que rien du tout, Constant ?
Certain'ment.

5

D'nos restaurants que pensez-vous ?
Pas grand'chose.
Yen a où l'on mang' pour trent' sous ?...
Pas beaucoup.
Ils mett'nt pourtant dans leurs ragoûts ?...
Pas grand'chose.
Bref, ça vaut mieux que rien du tout, Constant ?
Certain'ment.

6

D'nos domestiqu's que pensez-vous ?
Pas grand'chose.
Yen a qui n'chip'raient pas un sou ?
Pas beaucoup.
Mais ils dis'nt que nous valons tous ?...
Pas grand'chose.
Bref, ça vaut mieux que rien du tout, Constant ?
Certain'ment.

7

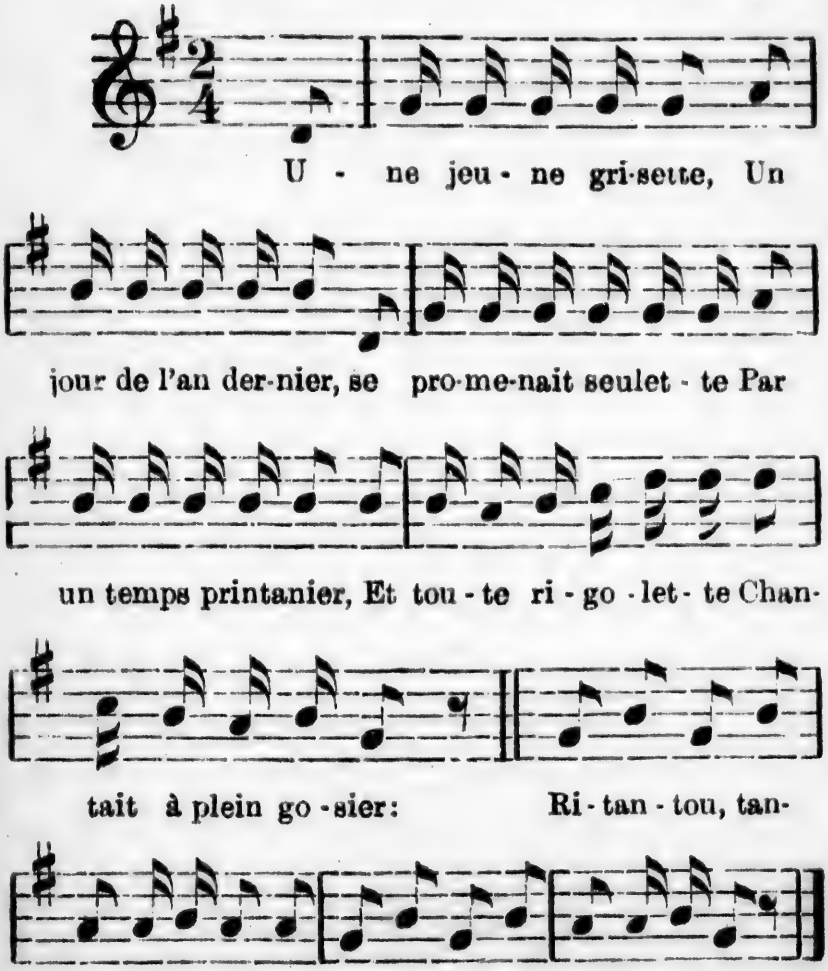
De nos méd'cins que pensez-vous ?
Pas grand'chose.
Yen a d'bons qui n'vous mont'nt pas l'coup ?
Pas beaucoup.
Mais ils découvr'nt en tâtant l'pouls ?...
Pas grand'chose.
Bref, ça vaut mieux que rien du tout, Constant ?
Certain'ment.

8

De nos bell's-mèr's que pensez-vous ?
Pas grand'chose.
Yen a dont l'caractère est doux ?
Pas beaucoup.
Pour en avoir qu'offririez-vous ?
Pas grand'chose.
Quoi ! ne vai'nt-ell's donc rien du tout, Constant ?
Certain'ment.

RITANTOU LARIRETTE

EMILE BOUILLON.



Et toute rigolette
Chantait à plein gosier;
Quand en ch'min, la folletto,
Rencontre un cuirassier
A l'humeur guillerette,
Qui cherche à lui pincer :

A l'humeur guillerette,
Qui cherche à lui pincer
Sa taille rondelette,
Et qui, pour l'enjôler,
En lorgnant sa coll'rette,
Se met à retrousser :

En lorgnant sa coll'rette,
Se met à retrousser
Sa moustache coquette
Qu'il avait fait friser,
Et lui dit : Ma poulette,
Laissez-moi vous montrer :

Et lui dit : Ma poulette,
Laissez-moi vous montrer
Une auberge discrète
Où nous pourrions aller
Tous deux en tête à tête,
Faire sans nous gêner :

Tous deux en tête à tête,
Faire sans nous gêner
Un moment la causette
Loin de r'gard étranger.
Non, répond la brunette,
Je ne veux pas risquer :

Non, répond la brunette,
Je ne veux pas risquer
D'abîmer ma toilette
Aux buissons du sentier;
Je suis un' fill' honnête,
Et je n'veux pas m'laisser

Je suis un' fill' honnête,
Et je n'veux pas m'laisser
Conter ainsi fleurette
Par un beau cuirassier,
Mais le gaillard, pas bête,
Lui prit, sans l'écouter :

Mais le gaillard, pas bête,
Lui prit, sans l'écouter,
A la bonne franquette,
Le bras pour l'entraîner;
Et plus loin, dans l'herbette,
Lui fit, sous un nois'tier :

Et plus loin, dans l'herbette,
Lui fit, sous un nois'tier
Un bouquet de violette
Qu'ell' paya d'un baiser ;
Et comm' sonnait la r'traite
Il fallut s'ensauver.

Paraît que la grisette
Epousa l'cuirassier,
Dont l'bonheur se complète
D'un joli p'tit bébé
Qui lui fait la risette,
Et ce n's'ra pas le dernier !

TABLE ALPHABÉTIQUE

	Pages
Ah ! c't'affaire	123
Arrêtez-le	35
Au coin de la Madeleine	10
Ça vous fait quéqu' chose	59
C'est tout c'que j'peux faire pour vous	130
C'n'est pas là c'qu'il a d'mieux fait	38
Ell's sont en or	41
En dix-neuf-cent	81
I' m'a r'fusé son parapluie	126
Il aurait dû m'prév'nir	134
La chanson des pantalons	79
La marche des vieux tableaux	14
L'enterrement	67
Le beau Nicolas	110
Le fantassin malade	7
Le jus de Bourgogne	100
Le pompier de service	23
Le refrain des vadrouilleurs	72
Le reporter inflammable	49
Le trottoir en bois	90
Les cinq ministères	54
Les pieds d'ma sœur	119
Les p'tits chars	83
Madame Pioupiou	94
Madame Thomas	86
Nos invalos	104
Pas du tout	62
Pas grand'chose et pas beaucoup	187
Quand on a travaillé	75
Rien qu'un doigt	28
Reste-z-y	32
Ritantou larirette	141
Si tu t'en vas	114
Toc, toc, toc	45
Un gaillard	19
Vingt-huit degrés de chaleur	[illegible]

POUR PIANO

La Lyre enchantée

Fantaisie Nocturne

PAR ALEXIS CONTANT

PRIX 40 cts.

TROIS PIECES DE GENRE

POUR PIANO PAR

ARTHUR LETONDAL
(Organiste à la Basilique)

No 1 CARILLON;
No 2 MAZURKA SENTIMENTALE;
No 3 GAVOTTE A L'ANTIQUE.

Prix 75 cts.

En vente chez tous les marchands de Musique

2110, R[illegible] RY MONTREAL

?

sique

EAI